


EX LIBRIS
OSCAR
LADNER
WIEN
MDCCCCXVI
Alice



La Fontaine, J. de. Contes et nouvelles en Vers. Amsterdam, 1767. 8°. Titelkupfer und Kupfertafeln v. Eisen. 2 braune Lederbde. Leicht besch. 120.—

Sander 1046. Contrefaçon de edit. 1762. Titre impr. en rouge et noir. Portr. frontisp. 39 et 42 figures.

28.3.52
280.–
+20%

CONTES

DE

LA FONTAINE.

TOME PREMIER.


JEAN DE LA FONTAINE



CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS,

Par M. DE LA FONTAINE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXVII.

VIE
DE M. DE LA FONTAINE.

JEAN DE LA FONTAINE naquit le 8 Juillet 1621, à Château-Thierry.

Sa famille y tenoit un rang honnête.

Son éducation fut négligée ; mais il avoit reçu le génie qui répare tout.

Jeune encore, l'ennui du monde le conduisit dans la retraite. Le goût de l'indépendance l'en tira.

Il avoit atteint l'âge de vingt-deux ans, lorsque quelques sons de la lyre de Malherbe, entendu par hasard, éveillerent en lui la muse qui sommeilloit.

Bientôt il connut les meilleurs modeles ; Phédre, Virgile, Horace & Térence, parmi les Latins : Plutarque, Homere & Platon, parmi les Grecs : Rabelais, Marot & d'Urfé, parmi les François : le Tasse, Arioste & Bocace, parmi les Italiens.

Il fut marié, parce qu'on le voulut, à une femme belle, spirituelle & sage, qui le désespéra.

Tout ce qu'il y eut d'hommes distingués dans les lettres, le rechercherent & le chérirent. Mais ce furent deux femmes qui l'empêcherent de sentir l'indigence.

La Fontaine, s'il reste quelque chose de toi, & s'il t'est permis de planer un moment au-dessus des

tems : vois les noms de la Sabliere & d'Hervard paſſer avec le tien aux ſiecles à venir.

La vie de la Fontaine ne fut, pour ainſi dire, qu'une diſtraction continuelle. Au milieu de la ſociété, il en étoit abſent. Preſqu'imbécille pour la foule, l'Auteur ingénieux, l'homme aimable ne ſe laiſſoit appercevoir que par intervalle & à des amis.

Il eut peu de livres & peu d'amis.

Entre un grand nombre d'ouvrages qu'il a laiſſés, il n'y a perſonne qui ne connoiſſe ſes Fables & ſes Contes; & les particularités de ſa vie ſont écrites en cent endroits.

Il mourut le 16 Mars 1695.

Gardons le ſilence ſur ſes derniers inſtans, & craignons d'irriter ceux qui ne pardonnent point.

Ses Concitoyens l'honorent encore aujourd'hui dans ſa poſtérité.

Long-tems après ſa mort, les Etrangers alloient viſiter la chambre qu'il avoit occupée.

Une fois chaque année, j'irai viſiter ſa tombe.

Ce jour-là, je déchirerai une Fable de la Mothe, un Conte de Vergier, ou quelques-unes des meilleures pages de Grécourt.

Il fut inhumé dans le Cimetiere de S. Joſeph, à côté de Moliere.

Ce lieu ſera toujours ſacré pour les Poëtes & pour les gens de goût.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR,

Sur le premier Tome de ces Contes.

J'Avois résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès à present ce qui me reste de ces bagatelles; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir, qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine; & j'ai cru pouvoir profiter de l'occasion. Non-seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur à qui que ce soit, & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens, qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquérir des suffrages par leur moyen; créatures de la Cabale, bien différens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoique j'aie autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne sçaurois me résoudre à les employer: seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siecle, instruit que je suis par ma propre expérience, qu'il n'y a rien de plus nécessaire. En effet,

on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de livres. Nous avons vu les Rondeaux, les Métamorphoſes, les Bouts-rimés, régner tour-à-tour. Maintenant ces galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie : tant il eſt certain que ce qui plaît en un tems, peut ne pas plaire en un autre ! Il n'appartient qu'aux ouvrages vraiment ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'être bien reçus de tous les eſprits, & dans tous les ſiecles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignés d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon tems pour les en tirer. C'eſt ce que j'ai fait, ou que j'ai cru faire dans cette édition, où je n'ai ajouté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on étoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis ; ſeulement pour me diverſifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuſe à des choſes auxquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'appréhender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales : l'une que ce livre eſt licencieux, l'autre qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiere, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi, étant une loi indiſpenſable, ſelon Horace, ou plutôt ſelon la raiſon & le ſens commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit. Or qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-

ci, comme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccès, je ne crois pas qu'on le mette en doute : & l'on ne me ſçauroit condamner, que l'on ne condamne auſſi l'Arioſte devant moi, & les Anciens devant l'Arioſte. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer quelques circonſtances, ou tout au moins de les déguiſer. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela auroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt néceſſaire que dans les ouvrages qui promettent beaucoup de retenue dès l'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniere dont on les traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela des bornes, & que les plus étroites ſont les meilleures : auſſi faut-il m'avouer que trop de ſcrupule gâteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la même pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille, & pécheroit contre les loix & la bienſéance, en prenant à tâche de les obſerver. Car, afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiere de vers & de proſe, l'extrême pudeur & la bienſéance ſont deux choſes bien différentes. Cicéron fait conſiſter la derniere à dire ce qu'il eſt à propos qu'on diſe, eu égard au lieu, au tems, & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois poſé, ce n'eſt pas une faute de jugement que d'entretenir les gens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ne peche pas non plus en cela contre la morale. S'il y a quelque choſe dans nos Ecrits qui puiſſe faire impreſſion ſur les ames, ce n'eſt nullement la gaieté de ces Contes; elle paſſe légerement : je craindrois plutôt

une douce mélancolie, où les Romans les plus chaſtes & les plus modeſtes ſont très-capables de nous plonger, & qui eſt une grande préparation pour l'amour. Quant à la ſeconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on auroit raiſon, ſi je parlois ſérieuſement : mais qui ne voit que ceci eſt jeu, & par conſéquent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages en ſoient à l'avenir moins fréquens, & les maris plus fort ſur leurs gardes. On me peut encore objecter que ces Contes ne ſont pas fondés, ou qu'ils ont par-tout un fondement aiſé à détruire ; enfin qu'il y a des abſurdités, & pas la moindre teinture de vraiſemblance. Je réponds en peu de mots que j'ai mes garans : & puis ce n'eſt ni le vrai, ni le vraiſemblable, qui font la beauté & la grace de ces choſes-ci ; c'eſt ſeulement la maniere de les conter. Voilà les principaux points ſur quoi j'ai cru être obligé de me défendre. J'abandonne le reſte aux cenſeurs ; auſſi-bien ſeroit-ce une entrepriſe infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la critique ne demeure court, ni ne manque de ſujets de s'exercer : quand ceux que je puis prévoir lui ſeroient ôtés, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



JOCONDE.





CONTES DE LA FONTAINE.

JOCONDE.

Nouvelle tirée de l'Arioſte.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le jour,
Et tel, que, des beautés qui régnoient à ſa Cour,
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.

Un jour, en se mirant : Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas ;
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
De mes Etats ;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.
A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si votre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere ;
Aux plus charmans il n'en doit guere.
Je m'y connois un peu, soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flatté,
Que je n'en sois pas crû, mais les cœurs de vos Dames :
Du soin de guérir leurs flammes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon :
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait ; il vous faut un second.
Là-dessus Astolphe répond :
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Votre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere ; amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautés en feront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit ;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit.)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde:
Marié depuis peu; content: je n'en ſçais rien;
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.
Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade;
Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puiſſant & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.
Quoi! tu me quittes, diſoit-elle?
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préférer à ma conſtante amour
Les faveurs de la Cour?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour;
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec déſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos regne jour & nuit;
Que les ruiſſeaux n'y font du bruit,
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiere.
Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,

Ces fertiles vâllons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiere.
Mais ce n'eſt plus le tems, tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté ſinguliere;
Je mourrai, je l'eſpere, avant la fin du jour.
L'Hiſtoire ne dit point ni de quelle maniere
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi, de crainte de pis faire,
Diſons que la douleur l'empêcha de parler:
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne,
En lui diſant: Ne le perds pas,
Et qu'il ſoit toujours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême;
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même;
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.
Vous autres bonnes gens, euſſiez cru que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame:
Moi qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçais qu'elle aventure,
Le matin même il s'en ſouvient.
Au grand galop ſur ſes pas il revient,



Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdeaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient. Dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde;
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans, il ne le falloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit, en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vis, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.
Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voyage.
Bien ſouvent il s'écrie, au fort de ſon chagrin:
Encor ſi c'étoit un blondin,
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage;
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret:
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Où l'Amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,
D'avoir aſſemblé ces Amans.
Ce ſont, hélas! ſes divertiſſemens,

Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette aventure ?
Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Altéroit fort la beauté de Joconde :
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour,
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voyant arriver à la Cour,
Dirent d'abord : Eſt-ce là ce Narciſſe,
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi ! le pauvre homme a la jauniſſe !
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine
Aſtolphe étoit ravi ; le frere étoit confus,
Et ne ſçavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavés & ſon viſage blême,
De fort beaux traits, mais qui ne plaiſoient point,
Faute d'éclat & d'embonpoint.
Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux :
L'un des plus grands ſuppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vit donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.

Tome I. Page 7.



Car un jour étant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici.
» Mon cher Curtade, mon ſouci,
» J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace;
» Je ne vois pourtant, Dieu merci,
» Pas une beauté qui m'efface
» Cent Conquérans voudroient avoir ta place,
» Et tu ſembles la mépriſer;
» Aimant beaucoup mieux t'amuſer
» A jouer avec quelque Page
» Au Lanſquenet,
» Que me venir trouver ſeule en ce cabinet
» Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage;
» Tu t'es mis contr'elle à jurer,
» A la maudire, à murmurer,
» Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
» Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite. »
Qui fut bien étonné? ce fut notre Romain:
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant-à-moi.
Ce bel Adon, étoit le Nain du Roi,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain, ſans beaucoup de peine,
Les vit, en approchant les yeux

Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene ;
Seule elle avoit toujours la clef de ce lieu-là ;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva ;
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite.
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puiſque même on quitte
Un Prince ſi charmant pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.
Ce penſer le conſole : il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais :
Telle pour lui verſe des larmes
Qui ſe mocquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique ;
Aſtolphe y perd mainte pratique :
Cela n'en fut que mieux, il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſés.
Après avoir tout vu, le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire ;
Et peu ſe ſont vantés du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.
Mais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zèle
Un Prince libéral qui le favoriſoit,
Pour ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.
Or comme avec les Rois il faut plus de myſtere
Qu'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit,

Et que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le difcours leur doit déplaire,
Ce feroit être mal adroit;
Pour adoucir la chofe, il fallut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde
Fit un dénombrement des Rois & des Céfars,
Qui fujets comme nous à ces communs hafards,
Malgré les foins dont leur grandeur fe pique,
Avoient vu leurs femmes tomber
En telle ou femblable pratique,
Et l'avoient vu fans fuccomber
A la douleur, fans fe mettre en colere,
Et fans en faire pire chere.
Moi qui vous parle, Sire, ajouta le Romain,
Le jour que pour vous voir je me mis en chemin,
Je fus forcé par mon deftin
De reconnoître Cocuage,
Pour un des Dieux du Mariage,
Et comme tel de lui facrifier.
Là-deffus il conta, fans en rien oublier,
Toute fa déconvenue;
Puis vint à celle du Roi.
Je vous tiens, dit Aftolphe, homme digne de foi:
Mais la chofe, pour être crue,
Mérite bien d'être vue.
Menez-moi donc fur les lieux.
Cela fut fait; & de fes propres yeux
Aftolphe vit des merveilles,
Comme il en entendit de fes propres oreilles.

L'énormité du fait le rendit si confus,
Que d'abord tous ses sens demeurerent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage;
Mais bientôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.
Nos femmes, se dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le pays;
Cherchons par-tout notre fortune.
Pour réussir dans ce dessein,
Nous changerons nos noms, je laisserai mon train,
Je me dirai votre Cousin,
Et vous ne me rendrez aucune déférence:
Nous en ferons l'amour avec plus d'assurance,
Plus de plaisir, plus de commodité,
Que si j'étois suivi selon ma qualité.
Joconde approuva fort le dessein du voyage.
Il nous faut dans notre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune selon son rang.
Je consens de perdre la vie,
Si, devant que sortir des confins d'Italie,
Tout notre livre ne s'emplit;
Et si la plus sévére à nos vœux ne se range.
Nous sommes beaux, nous avons de l'esprit;
Avec cela bonnes lettres de change:

Il faudroit être bien étrange,
Pour résister à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
De gens qui sémeront l'argent & la fleurette,
Et dont la personne est bien faite.
Leur bagage étant prêt, & le livre sur-tout,
Nos galans se mettent en voie.
Je ne viendrois jamais à bout
De nombrer les faveurs que l'amour leur envoie:
Nouveaux objets, nouvelle proie:
Heureuses les beautés qui s'offrent à leurs yeux!
Et plus heureuse encor celle qui peut leur plaire!
Il n'est en la plupart des lieux
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podestat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur registre place.
Les cœurs que l'on croyoit de glace,
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déjà maint esprit-fort
M'objecter que la vraisemblance
N'est pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puisse être galant dedans cette science,
Encor faut-il du tems pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en sçais rien:
Ce n'est pas mon métier de cajoler personne.
Je le rends comme on me le donne,
Et l'Arioste ne ment pas.

Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.
Quand nos Aventuriers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un tems quelque part,
Et cela plutôt que plus tard:
Car en amour, comme à la table
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun;
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi; laiſſons la qualité:
Sous les cotillons des griſettes
Peut loger autant de beauté,
Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon:
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiere, bruſque, ou volage;
Chez les Dames de haut parage

Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un tréſor :
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux Bals on la promene,
On en vient aiſément à bout ;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle :
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal, ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle, qu'il n'eſt rien
De ſi puceau que cette belle :
Sa poupée en ſçait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçai que cet honneur eſt pure fantaiſie :
Toutefois étant Roi, l'on me le doit céder ;
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une cérémonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas ;
Mais il s'agit d'un autre cas.
Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque, hélas ! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient :

Quoiqu'il en ſoit ; Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La Belle étant venue en leur chambre le ſoir
Pour quelque petite affaire,
Nos deux Aventuriers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance :
Le marché ſe conclut, & dès la même nuit,
Toute l'hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur-tout du Romain,
Qui crût avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt envain
Que de ce point on s'embarraſſe ;
Car il n'eſt ſi ſotte après tout,
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde.
Salomon, qui grand-clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon-homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,
Crût qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage.
Un jeune Gars pourtant en avoit eſſayé :

Le tems à cela près fut fort bien employé,
Et si bien, que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit suivante.
Le jeune Gars s'étonna fort
Du refroidissement qu'il remarquoit en elle:
Il se douta du fait, la guêta, la surprit,
Et lui fit grosse querelle.
Afin de l'appaiser, la Belle lui promit,
Foi de fille de bien, que, sans aucune faute,
Leurs Hôtes éloignés, elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai souci, dit-il, ni d'Hôtesse, ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout,
Dit la fille tout affligée?
De les aller trouver je me suis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faisons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi seulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée;
Et tandis que je suis avec l'un empêchée,
L'autre attend sans mot dire, & s'endort bien souvent,
Tant que le siége soit vacant
C'est-là leur mot. Le Gars dit à l'instant,
Je vous irai trouver pendant leur premier somme.

Elle reprit. Ah! gardez-vous-en bien ;
Vous feriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien ;
Et laiffez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiffa :
Le Galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit enforte,
Qu'entre les draps il fe gliffa :
Et Dieu fçait comme il fe plaça,
Et comme enfin tout fe paffa.
Et de ceci, ni de cela
Ne fe douta le moins du monde
Ni le Roi Lombard, ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla,
Bien étonné de telle aubade ;
Le Roi Lombard dit à part foi :
Qu'a donc mangé mon camarade ?
Il en prend trop, & fur ma foi,
C'eft bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de fa part le Romain ;
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
Enfin pour toute la femaine :
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toujours par le même chemin ;
Et fut fuivi de la Donzelle,
Qui craignoit fatigue nouvelle.
Eux éveillés, le Roi dit au Romain,

Frere,

Frere, dormez jusqu'à demain :
Vous en devez avoir envie,
Et n'avez à present besoin que de repos.
Comment, dit le Romain: mais vous-même, à propos,
Vous avez fait tantôt une terrible vie.
Moi, dit le Roi, j'ai toujours attendu,
Et puis voyant que c'étoit tems perdu,
Que sans pitié ni conscience
Vous vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience,
Je me suis, malgré moi, jusqu'au jour endormi :
Que s'il vous eût plû, notre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste :
C'eût été tout, n'ayant pas la riposte
Ainsi que vous ; qu'y feroit-on ?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
Cessez de vous railler, & changeons de matiere:
Je suis votre Vassal, vous l'avez bien fait voir.
C'est assez que tantôt il vous ait plû d'avoir
La fillette toute entiere.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira ;
Nous verrons si ce feu toujours vous durera.
Il pourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
Si j'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
Sire, dit le Romain, treve de raillerie ;
Donnez-moi mon congé, puisqu'il vous plaît ainsi.
Astolphe se piqua de cette repartie ;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,

Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la Belle.
Ils lui dirent : Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & se mit à genoux ;
Leur confessa tout le mystere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux : l'anneau lui fut donné ;
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de tems après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.
Ce fut par-la que nos Aventuriers
Mirent fin à leurs aventures,
Se voyant chargés de lauriers,
Qui les rendront fameux chez les races futures
Lauriers d'autant plus beaux, qu'il ne leur en coûta
Qu'un peu d'adresse, & quelques feintes larmes,
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
L'un & l'autre les remporta.
Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de Belles,
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain :
Retournons au logis par le plus court chemin:
Si nos femmes sont infidelles,
Consolons-nous ; bien d'autres le sont qu'elles
La Constellation changera quelque jour :
Un tems viendra, que le flambeau d'amour
Ne brûlera les cœurs que de pudiques flammes:
A present on diroit que quelque Astre malin



4



Prend plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers est plein
De maudits enchanteurs, qui des corps & des ames
Font tout ce qu'il leur plaît: sçavons-nous si ces gens
(Comme ils sont traîtres & méchans,
Et toujours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
N'ont point ensorcelé mon épouse & la vôtre?
Et si par quelque étrange cas,
Nous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas?
Ainsi que bons Bourgeois achevons notre vie,
Chacun près de sa femme, & demeurons-en là.
Peut-être que l'absence, ou bien la jalousie
Nous ont rendu leurs cœurs, que l'hymen nous ôta.
Astolphe rencontra dans cette prophétie.
Nos deux Aventuriers au logis retournés,
Furent très-bien reçus, pourtant un peu grondés,
Mais seulement par bienséance.
L'un & l'autre se vit de baisers régalé,
On se récompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, ballé,
Et du Nain nullement parlé,
Ni du Valet, comme je pense.
Chaque Epoux s'attachant auprès de sa moitié,
Vécut en grand soulas, en paix, en amitié,
Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à son devoir ne manqua d'un seul point:
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne sçait point.

LE COCU
BATTU ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

N'A pas long-tems de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere,
Et volontiers en chemin séjournoit,
Quand par hasard le Galant rencontroit
Bon vin, bon gîte, & belle chambriere.
Avint qu'un jour, en un Bourg arrêté,
Il vit passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie;
Et la voyant, il en fut enchanté,
La convoita, comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante & belle,
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la Dame du Village.
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoiqu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.



5

Mais comme il eſt des premiers du pays,
Son bien ſupplée au défaut de ſon âge.
Notre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçut eſpérance certaine.
Voici comment le Pélerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ſes valets, puis s'en fut au Château,
Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui ſçavoit tout faire.
Meſſire Bon, fort content de l'affaire,
Pour Fauconnier le loua bien & beau;
Non toutefois ſans l'avis de ſa femme.
Le Fauconnier plût très-fort à la Dame;
Et n'étant homme en tel pourchas nouveau,
Guére ne mit à déclarer ſa flamme.
Ce fut beaucoup; car le Vieillard étoit
Fou de ſa femme, & fort peu la quittoit,
Sinon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
Son Fauconnier, qui pour lors le ſuivoit
Eût demeuré volontiers en ſa place.
La jeune Dame en étoit bien d'accord:
Ils n'attendoient que le tems de mieux faire.
Quand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
Nul n'oſera ſoutenir le contraire.
Amour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
Leur inſpira la ruſe que voici.
La Dame dit un ſoir à ſon mari:
Qui croyez-vous le plus rempli de zèle
De tous vos gens? Ce propos entendu,

Meſſire Bon luî dit : J'ai toujours crû
Le Fauconnier garçon ſage & fidèle,
Et c'eſt à lui que plus je me fierois.
Vous auriez tort, repartit cette Belle;
C'eſt un méchant : il me tint l'autre fois
Propos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
Que je penſai tomber tout de mon haut;
Car qui croiroit une telle entrepriſe?
Dedans l'eſprit il me vint auſſi-tôt
De l'étrangler, de lui manger la vue;
Il tint à peu : je n'en fus retenue,
Que pour n'oſer un tel cas publier:
Même, à deſſein qu'il ne le pût nier,
Je fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre;
Et cette nuit ſous un certain poirier
Dans le jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, eſt toujours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit, pendant ſon premier ſomme.
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa Femme dit : Mon mari, mon époux,
Juſqu'à tantôt cachez votre courroux;
Dans le jardin attrapez-le vous-même :
Vous le pourrez trouver fort aiſément;
Le poirier eſt à main gauche en entrant.

Mais il vous faut uſer de ſtratagéme:
Prenez ma juppe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême,
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le Galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur,
L'Epoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce Vieillard, bon homme au demeurant.
Le tems venu d'attraper le Galant,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,
S'encornetta, courut incontinent
Dans le jardin, ou ne trouva perſonne:
Garde n'avoit; car tandis qu'il friſſonne,
Claque des dents, & meurt quaſi de froid,
Le Pélerin, qui le tout obſervoit,
Va voir la Dame, avec elle ſe donne
Tout le bon tems qu'on a, comme je croi,
Lors qu'amour ſeul étant de la partie,
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'eſt point a ſoi.
Quand le Galant, un aſſez bon eſpace,
Avec la Dame eut été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas ſans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence:
Meſſire Bon rempli d'impatience.
A tous momens ſa pareſſe maudit.

Le Pélerin, d'auſſi loin qu'il le vit,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria : Quoi donc ! méchante femme,
A ton mari tu braſſois un tel tour !
Eſt-ce le fruit de ſon parfait amour ?
Dieu ſoit témoin que pour toi j'en ai honte,
Et de venir ne tenois quaſi compte,
Ne te croyant le cœur ſi perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami :
Trouvé ne l'as en moi, je t'en aſſure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'eſt ſeulement pour éprouver ta foi ;
Et ne t'attends de m'induire à luxure ;
Grand pécheur ſuis ; mais j'ai là, Dieu merci,
De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage ?
Pour toi, tu viens avec un front de page ;
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monſeigneur puis après le ſçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joie,
Et tout ravi diſoit entre ſes dents :
Loué ſoit Dieu, dont la bonté m'envoie
Femme & Valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout : car à grands coups de gaule
Le Pélerin vous lui froiſſe une épaule,
De horions laidement l'accoûtra.
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zèle

De ſon Valet n'eût été juſques-là ;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidèle ;
Le bon hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva ,
Lui conta tout , en lui diſant : Ma mie ,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor ,
Ni vous , ni moi n'aurions de votre vie
Un tel Valet : c'eſt ſans doute un tréſor.
Dans notre Bourg je veux qu'il prenne femme ;
A l'avenir traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai , lui repartit la Dame :
Et de ceci je vous donne ma foi.



LE MARI
CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles nouvelles.

MESSIRE Artus, ſous le grand Roi François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie ;
Tant qu'il ſe vit, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand' cérémonie.
Son Général lui chauſſa l'éperon ;
Dont il croyoit que le plus haut Baron
Ne lui dût plus conteſter le paſſage.
Si s'en revint tout fier en ſon Village,
Où ne ſurprit ſa femme en oraiſon.
Seule il l'avoit laiſſée à la maiſon :
Il la retrouve en bonne compagnie,
Danſant, ſautant, menant joyeuſe vie,
Et des Muguets avec elle à foiſon.
Meſſire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant ſur ce qu'il devoit faire :
Depuis que j'ai mon Village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie,
C'eſt moitié trop : ſçachons la vérité.
Pour ce s'aviſe un jour de Confrérie,
De ſe vêtir en Prêtre, & confeſſer.
Sa femme vient à ſes pieds ſe placer,

Tome 1. Page 26.



De prime-abord ſont par la bonne Dame
Expédiés tous les péchés menus ;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de game.
Pere, dit-elle, en mon lit ſont reçus
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mari ne ſe fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus :
Courte n'étoit pour ſûr la kyrielle.
Son Mari donc l'interrompt là-deſſus ;
Dont bien lui prit. Ah ! dit-il, infidelle !
Un Prêtre même ! à qui crois-tu parler ?
A mon mari, dit la fauſſe femelle,
Qui d'un tel pas ſe ſçut bien démêler.
Je vous ai vu dans ce lieu vous couler ;
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas, qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſçu l'énigme débrouiller.
On vous a fait, dites vous, Chevalier :
Auparavant vous étiez Gentilhomme ;
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
Bénit ſoit Dieu, dit alors le bon-homme :
Je ſuis un ſot, de l'avoir ſi mal pris.



LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaiſe,
Prit belle femme, & fut très-aviſé.
Les bonnes gens qui n'étoient à leur aiſe,
S'en vont prier un Marchand peu ruſé,
Qu'il leur prêtât, deſſous bonne promeſſe,
Mi-muid de grain ; ce que le Marchand fait.
Le terme échu, ce Créancier les preſſe,
Dieu ſçait pourquoi. Le Galant, en effet,
Crut que par-là baiſeroit la Commere.
Vous avez trop dequoi me ſatisfaire,
(Ce lui dit-il) & ſans débourſer rien :
Accordez-moi ce que vous ſçavez bien.
Je ſongerai, répond-elle, à la choſe.
Puis vient trouver Blaiſe tout auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on lui propoſe.
Blaiſe lui dit : Parbieu, femme, il nous faut
Sans coup férir rattraper notre ſomme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Avant le coup demandez la cédule.
De la donner je ne crois qu'il recule :
Puis touſſerez, afin de m'avertir,
Mais haut & clair, & plutôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.



7

Ainſi fut dit, ainſi s'exécuta;
Dont le mari puis après ſe vanta;
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux eût valu touſſer après l'affaire
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
Vous euſſiez eu votre compte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf après de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il, or çà, Belle, entre nous ?
Elle répond : Ah! Monſieur! croyez-vous
Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames ?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'Epouſe étoit auſſi)
Je penſe bien, continua la Belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi :
Mais quoi! chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.



LE PAYSAN

QUI AVOIT OFFENSÉ SON SEIGNEUR.

UN Payſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'étoit bagatelle :
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement ; ce n'eſt choſe nouvelle :
Coquin , dit-il , tu mérites la hard :
Fais ton calcul d'y venir tôt ou tard ;
C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon ; & de trois peines l'une,
Tu peux choiſir : ou de manger trente aulx ,
J'entends ſans boire , & ſans prendre repos ;
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules
Bien appliqués ſur tes larges épaules ;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Payſan conſultant là-deſſus ?
Trente aulx ſans boire ! ah ! dit-il, en ſoi-même,
Je n'appris onc à les manger ainſi ;
De recevoir les trente coups auſſi ,
Je ne le puis ſans un péril extrême.
Les cent écus , c'eſt le pire de tous.
Incertain donc , il ſe mit à genoux ,
Et s'écria : Pour Dieu , miſéricorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;
Quoi le Galant m'oſe répondre encor ?
Le Payſan , de peur qu'on ne le pende,



Fait choix de l'ail ; & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur-tout du plus fort.
Un après un, lui-même il fait le compte :
Puis quand il voit que ſon calcul ſe monte
A la trentaine, il les met dans un plat.
Et cela fait, le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde,
Mange & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frottés de moutarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur-tout il prend garde
Que le Galant n'avale ſans mâcher.
Le premier paſſe, auſſi fait le deuxieme ;
Au tiers il dit ; que le diable y ait part.
Bref, il en fut à grand' peine au douzieme,
Que s'écriant : Haro, la gorge m'ard ;
Tôt, tôt, dit-il, que l'on m'apporte à boire.
Son Seigneur dit ! Ah, ah, Sire Grégoire,
Vous avez ſoif ! je vois qu'en vos repas.
Vous humectez volontiers le lampas.
Or buvez donc, & buvez à votre aiſe :
Bon prou vous faſſe : hola, du vin, hola.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir après cela
Des cent écus, ou de la baſtonnade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontés.
Que les aulx ſoient ſur les coups précomptés :
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme ;

Où la trouver, moi qui ſuis un pauvre homme ?
Hé bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur : mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur, le Vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait, ſe munit le dedans :
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Aux deux, il dit : Donnez-moi patience,
Mon doux Jeſus, en tous ces accidens.
Le tiers eſt rude ; il en grince les dents,
Se courbe tout, & ſaute de ſa place.
Au quart, il fait une horrible grimace ;
Au cinq, un cri : mais il n'eſt pas au bout,
Et c'eſt grand cas s'il peut digérer tout.
On ne vit onc ſi cruelle aventure.
Deux forts gaillards ont chacun un bâton,
Qu'ils font tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanſon :
Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
Juge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toujours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie.
Après vingt coups, d'un ton piteux il crie :
Pour Dieu ceſſez ; hélas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit : Payez donc cent écus,
Net & comptant : je ſçais qu'a la deſſerre
Vous êtes dur ; j'en ſuis fâché pour vous.
Si tout n'eſt prêt, votre compere Pierre

Vous

Vous en peut bien aſſiſter, entre nous.
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'oſant preſque répondre
Court au magot, & dit, c'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face;
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui ſert? il convient tout payer.
C'eſt grand pitié quand on fâche ſon Maître.
Ce Payſan eut beau s'humilier;
Et pour un fait, aſſez léger peut-être;
Il ſe ſentit enflammer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules,
Sans qu'il lui fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
Fait ſeulement grace d'un Carolus.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

Un Roi Lombard, (les Rois de ce pays
Viennent souvent s'offrir à ma mémoire):
Ce dernier-ci, dont parle en ses écrits
Maître Bocace, auteur de cette histoire,
Portoit le nom d'Agiluf en son tems.
Il épousa Teudelingue la belle,
Veuve du Roi dernier mort sans enfans,
Lequel laissa l'Etat sous la tutelle
De cellui-ci, Prince sage & prudent.
Nulle beauté n'étoit alors égale
A Teudelingue; & la Couche Royale
De part & d'autre étoit assurément
Aussi complette, autant bien assortie
Qu'elle fut onc; quand messer Cupidon,
En badinant fit choir de son brandon
Chez Agiluf, droit dessus l'écurie,
Sans prendre garde, & sans se soucier
En quel endroit; dont avecque furie
Le feu se prit au cœur d'un Muletier.
Ce Muletier étoit homme de mine,
Et démentoit en tout son origine;
Bien fait & beau, même ayant du bon sens.
Bien le montra; car s'étant de la Reine
Emmouraché, quand il eut quelque-tems



Fait ses efforts & mis toute sa peine
Pour se guérir, sans pouvoir rien gagner,
Le Compagnon fit un tour d'homme habile.
Maître ne sçais meilleur pour enseigner
Que Cupidon : l'ame la moins subtile
Sous sa férule apprend plus en un jour,
Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
Aux plus grossiers, par un chemin bien court,
Il sçait montrer les tours & les paroles:
Le present Conte en est un bon témoin.
Notre amoureux ne songeoit près ni loin,
Dedans l'abord, à jouir de sa mie.
Se déclarer de bouche ou par écrit,
N'étoit pas sûr. Si se mit dans l'esprit,
Mourût ou non, d'en passer son envie:
Puisqu'aussi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toujours mieux lui valoit,
Auparavant que sortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hasard.
L'usage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roi, qui faisoit lit à part,
Comme tous font, vouloit avec sa femme
Aller coucher, seul il se presentoit,
Presque en chemise, & sur son dos n'avoit
Qu'une simarre. A la porte il frappoit
Tout doucement; aussi-tôt une Dame
Ouvroit sans bruit, & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flamme.

D'abord la Dame éteignoit en ſortant
Cette clarté, c'étoit le plus ſouvent
Une lanterne, ou de ſimples bougies:
Chaque Royaume a ſes cérémonies.
Le Muletier remarqua celle-ci:
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi,
Se preſenta, comme c'étoit l'uſage;
S'étant caché quelque peu le viſage;
La Dame ouvrit, dormant plus d'a demi,
Nul cas n'étoit à craindre en l'aventure,
Fors que le Roi ne vînt pareillement;
Mais ce jour-là s'étant heureuſement
Mis à chaſſer, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.
Le Muletier frais, gaillard, & diſpos,
Et parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon Empire,
Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats:
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Notre Amoureux fournit plus d'une traite;
(Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois;)
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement, & crut que la colere
Rendoit le Prince, outre ſon ordinaire,
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes preſens le Ciel eſt toujours juſte:

Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur Auguſte
A les vertus propres pour commander ;
Un Avocat ſçait les points décider ;
Au jeu d'amour le Muletier fait rage.
Chacun ſon fait ; nul n'a tout en partage.
Notre Galant, s'étant diligenté,
Se retira ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine,
Voulut s'ébattre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monſieur, je ſçais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zèle :
Mais de ce lieu vous ne faites encor
Que de ſortir ; même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop ; votre ſanté m'eſt chere.
Le Roi fut ſage, & ſe douta du tour ;
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour ;
Puis de la cour entra dans l'écurie ;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie :
En tâtonnant il s'approcha de tous ;
Crut que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au battement du pouls.

Pas ne faillit dedans sa conjecture:
Et le second qu'il tâta d'aventure
Etoit son homme, à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou soit pour l'action,
Le cœur battoit, & le pouls tout ensemble.
Ne sçachant pas où devoit aboutir
Tout ce mystere, il feignoit de dormir:
Mais quel sommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciseaux
Dont on coupoit le crin à ses chevaux:
Faisons, dit-il, au Galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il se sent tondre; un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du sire;
Et cela fait, le Prince se retire.
Il oublia de serrer le toupet;
Dont le Galant s'avisa d'un secret
Qui d'Agiluf gâta le stratagême.
Le Muletier alla sur l'heure même
En pareil lieu tondre ses compagnons.
Le jour venu, le Roi vit ces garçons
Sans poil au front. Lors le Prince en son ame:
Qu'est-ce donc! Qui croiroit que ma femme
Auroit été si vaillante au déduit?
Quoi! Teudelingue a-t-elle cette nuit
Fourni d'ébat à plus de quinze ou seize?
Autant en vit vers le front de tondus.
Or bien, dit-il, qui l'a fait si se taise:
Au demeurant qu'il n'y retourne plus.



LA SERVANTE JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'eſt le ſeul qui me fournit :
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin Eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encor en un vieux magaſin,
Vieux, des plus vieux, où Nouvelles nouvelles
Sont juſqu'à cent, bien déduites & belles
Pour la plupart, & de très-bonne main.
Pour cette fois la Reine de Navarre,
D'un c'étoit-moi naïf autant que rare,
Entretiendra dans ces Vers le Lecteur.
Voici le fait, quiconque en ſoit l'Auteur.
J'y mets du mien ſelon les occurrences :
C'eſt ma coutume, & ſans telles licences,
Je quitterois la charge de Conteur.
Un homme donc avoit belle Servante :
Il la rendit au jeu d'amour ſçavante.
Elle étoit fille à bien armer un lit,
Pleine de ſuc, & donnant appétit ;
Ce qu'on appelle en François bonne robbe.

Par un beau jour cet homme ſe dérobe
D'avec ſa femme ; & de très-grand matin
S'en va trouver ſa Servante au jardin.
Elle faiſoit un bouquet pour Madame :
C'étoit ſa fête. Ayant donc de ſa femme
Vu le bouquet, il commence à louer
L'aſſortiment, tâche à s'inſinuer :
S'inſinuer en fait de Chambriere,
C'eſt proprement couler ſa main au ſein.
Ce qui fut fait. La Servante ſoudain
Se défendit, mais de quelle maniere?
Sans rien gâter ; c'étoit une façon
Sur le marché : bien ſçavoit ſa leçon.
La Belle prend les fleurs qu'elle avoit miſes
En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon,
Tant & ſi bien qu'ils en vinrent aux priſes.
En cet étrif la Servante tomba :
Lui d'en tirer auſſi-tôt avantage.
Le malheur fut, que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près delà.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une Voiſine apperçut le myſtere :
L'Epoux la vit, je ne ſçais pas comment.
Nous voilà pris, dit-il, à ſa Servante :
Notre voiſine eſt languarde & méchante ;
Mais ne ſoyez en crainte aucunement.
Il va trouver ſa Femme en ce moment ;
Puis fait ſi bien que, s'étant éveillée,

Elle ſe leve, & ſur l'heure habillée,
Il continue à jouer ſon rollet :
Tant qu'à deſſein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouſe au jardin eſt menée.
Là fut par lui procédé de nouveau :
Même débat, même jeu ſe commence ;
Fleurs de voler, tetons d'entrer en danſe.
Elle y prit goût ; le jeu lui ſembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froiſſée.
La pauvre Dame alla l'après-dînée
Voir ſa voiſine, à qui ce ſecret-là
Chargeoit le cœur : elle ſe ſoulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma Commere,
Dit cette femme avec un front ſévere,
Laiſſer paſſer, ſans vous en avertir,
Ce que j'ai vu. Voulez-vous vous ſervir
Encor long-tems d'une fille perdue ?
A coups de pied, ſi j'étois que de vous,
Je l'envoirois ainſi qu'elle eſt venue.
Comment ! elle eſt auſſi brave que nous.
Or bien, je ſçais celui de qui procede
Cette piaſe ; apportez-y remede
Tout au plutôt : car je vous avertis
Que ce matin, étant à la fenêtre,
Ne ſçais pourquoi, j'ai vu de mon logis
Dans ſon jardin votre Mari paroître,
Puis la Galante ; & tous deux ſe ſont mis
A ſe jetter quelques fleurs à la tête.
Sur ce propos, l'autre l'arrête coi :

Je vous entends, dit-elle; c'étoit moi.

LA VOISINE.

Voire ! écoutez le reſte de la fête :
Vous ne ſçavez où je veux en venir.
Les bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
Certaines fleurs, que baiſers on appelle.

LA FEMME.

C'eſt encor moi, que vous preniez pour elle.

LA VOISINE.

Du jeu des fleurs à celui des tetons
Ils ſont paſſés : après quelques façons,
A pleine main l'on les a laiſſés prendre.

LA FEMME.

Et pourquoi non ? c'étoit moi : votre Epoux
N'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous ?

LA VOISINE.

Cette perſonne enfin ſur l'herbe tendre
Eſt trébuchée, &, comme je le croi,
Sans ſe bleſſer : vous riez ?

LA FEMME.

C'étoit moi.

LA VOISINE.

Un cotillon a paré la verdure.

LA FEMME.

C'étoit le mien.

LA VOISINE.

Sans vous mettre en couroux,
Qui le portoit de la fille ou de vous?
C'eſt-là le point : car Monſieur votre Epoux
Juſques au bout a pouſſé l'aventure.

LA FEMME.

Qui? c'étoit moi : votre tête eſt bien dure.

LA VOISINE.

Ah! c'eſt aſſez : je ne m'informe plus.
J'ai pourtant l'œil aſſez bon, ce me ſemble;
J'aurois juré que je les avois vus
En ce lieu-là ſe divertir enſemble.
Mais excuſez, & ne la chaſſez pas.

LA FEMME.

Pourquoi chaſſer? j'en ſuis très-bien ſervie.

LA VOISINE.

Tant pis pour vous : c'eſt juſtement le cas.
Vous en tenez, ma Commere m'amie.



Tome 1. Page 45.



LA GAGEURE

DES TROIS COMMERES.

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRÈS bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & prouesses;
Toutes avoient un ami par amour,
Et deux étoient au logis les Maîtresses.
L'une disoit : J'ai le Roi des maris:
Il n'en est point de meilleur dans Paris.
Sans son congé je vas par-tout m'ébattre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas se lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon serment, dit une autre aussi-tôt,
Si je l'avois, j'en ferois une étrenne;
Car quant à moi, du plaisir ne me chaut,
A moins qu'il soit mêlé d'un peu de peine.
Votre Epoux va tout ainsi qu'on le mene:
Le mien n'est tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien sçauroit prendre & le tems & le lieu,
Qui tromperoit à son aise un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le passe-tems en est d'autant plus doux;
Plus grand en est l'amour des deux parties.

Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être si bien loties,
Avoir troqué de galant ni d'époux.
Sur ce débat, la troisieme Commere
Les mit d'accord: car elle fut d'avis
Qu'Amour se plaît avec les bons maris,
Et veut aussi quelque peine légere.
Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit: pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laissons à part les disputes frivoles:
Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
Le moins bon tour payera quelque amende.
Nous le voulons; c'est ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire serment,
Que toutes trois, sans nul déguisement,
Rapporterons, l'affaire étant passée,
Le cas au vrai: puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainsi fut dit, ainsi l'on s'accorda.
Voici comment chacune y procéda.

CELLE des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, délicat, & sans poil au menton;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte:
Les pauvres gens n'avoient de leurs amours
Encor joui, sinon par échappées:
Toujours falloit forger de nouveaux tours,

Toujours chercher des maiſons empruntées,
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer.
La bonne Dame habile en chambriere,
Le Jouvenceau qui vient pour ſe louer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'Epoux la regardoit,
Et dans ſon cœur déjà ſe propoſoit
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien lui ſembloit, en la conſidérant,
N'en avoir vu jamais de ſi gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle Servante, & mari vert-galant,
C'étoit matiere à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le Mari diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle.
Mais tôt après il tourna tant la Belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre;
Et le jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la Galante lui dit:
Madame eſt mal, & ſeule elle veut être
Pour cette nuit : incontinent le Maître
Et la Servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit ; & le Drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient. Qui fut bien empêché ?
Ce fut l'Epoux, cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la Commere en riant,

Votre ordinaire eſt donc trop peu friand
A votre goût ; & par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plutôt vous me le deviez dire :
J'aurois chez moi toujours eu des tendrons.
De celle-ci, pour certaines raiſons,
Vous faut paſſer ; cherchez autre aventure.
Et vous, la belle au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, Chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une mûre.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi ?
J'en ſuis d'avis;non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille :
Graces à Dieu, je crois avoir de quoi
Donner encor à quelqu'un dans la vue ;
Je ne ſuis pas à jetter dans la rue.
Laiſſons ce point ; je ſçais un bon moyen :
Vous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
Voyez un peu ; diroit-on qu'elle y touche ?
Vîte, marchons ; que du lit où je couche,
Sans marchander, on prenne le chemin.
Vous chercherez vos beſognes demain.
Si ce n'étoit le ſcandale & la honte,
Je vous mettrois dehors en cet état.
Mais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat :
Puis je rendrai de vous un très-bon compte
A l'avenir, & vous jure ma foi,
Que nuit & jour vous ſerez près de moi.
Qu'ai-je beſoin de me mettre en allarmes,
Puiſque je puis empêcher tous vos tours ?

La



12



La Chambriere, écoutant ce discours,
Fait la honteuse, & jette une ou deux larmes,
Prend son paquet ; & sort sans consulter ;
Ne se le fait pas deux fois répéter ;
S'en va jouer un autre personnage ;
Fait au logis deux métiers tour à tour :
Galant de nuit, Chambriere de jour,
En deux façons elle a soin du ménage.
Le pauvre Epoux se trouve tout heureux,
Qu'à si bon compte il en ait été quitte.
Lui couché seul ; notre Couple amoureux
D'un tems si doux à son aise profite :
Rien ne s'en perd ; & des moindres momens,
Bons ménagers furent nos deux Amans,
Sçachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour d'une des trois Commeres.

L'Autre, de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui sous un Poirier assise,
De son dessein vint aisément à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guise.
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien fait, beau parleur & de mise ;
Et qui faisoit les Servantes troter.
La Dame dit : je voudrois bien goûter
De ce fruit-là : Guillot, monte & secoue
Notre Poirier. Guillot monte à l'instant.
Grimpé qu'il est, le Drôle fait semblant
Qu'il lui paroît que le mari se joue
Avec sa femme : aussi-tôt le Valet

Frottant ſes yeux, comme étonné du fait ;
Vraiment, Monſieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi preſent, du moins vous en paſſer.
Ceci me cauſe une ſurpriſe extrême:
Devant les gens prendre ainſi vos ébats !
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-même.
Quel taon vous point ? attendez à tantôt;
Ces privautés en feront plus friandes:
Tout auſſi-bien, pour le tems qu'il vous faut,
Les nuits d'été ſont encor aſſez grandes :
Pourquoi ce lieu ? vous avez pour cela
Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La Dame dit : que conte celui-là ;
Je crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ſes ébats ?
Deſcens, deſcens ; mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, lui dit ſon Maître,
Nous jouons-nous ?

GUILLOT.

Non pas pour le preſent.

LE MARI.

Pour le preſent !

GUILLOT.

Oui, Monſieur, je veux être
Ecorché vif, ſi tout incontinent

Tome 1. Page 50.



Vous ne baisiez Madame sur l'herbette.

LA FEMME.

Mieux te vaudroit laisser cette sornette,
Je te le dis ; car elle sent les coups.

LE MARI.

Non, non, m'amie, il faut qu'avec les fous
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

GUILLOT.

Est-ce être fou, que de voir ce qu'on voit ?

LA FEMME.

Et qu'as-tu vû ?

GUILLOT.

J'ai vû, je le répete,
Vous & Monsieur qui, dans ce même endroit,
Jouyez tous deux au doux jeu d'amourette.
Si ce Poirier n'est peut-être charmé.

LA FEMME.

Voire, charmé ; tu nous fais un beau conte.

LE MARI.

Je le veux voir vraiment ; faut que j'y monte ;
Vous en sçaurez bientôt la vérité.
Le Maître à peine est sur l'arbre monté,
Que le Valet embrasse la Maîtresse.
L'Epoux, qui voit comme l'on se caresse,
Crie, & descend en grand' hâte aussi-tôt.
Il se rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la suite de l'affaire :

Et toutefois il ne put ſi bien faire
Que ſon honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi! même à mon aſpect,
Devant mon nez, à mes yeux? Sainte Dame,
Que vous faut-il? qu'avez-vous, dit la Femme?

LE MARI.

Oſes-tu bien le demander encor?

LA FEMME.

Et pourquoi non?

LE MARI.

Pourquoi? n'ai-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie?

LA FEMME.

Ah! c'en eſt trop: parlez mieux, je vous prie.

LE MARI.

Quoi! ce coquin ne te careſſoit pas?

LA FEMME.

Moi? vous rêvez.

LE MARI.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raiſon ou la vue?

LA FEMME.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvue,
Que devant vous je commiſſe un tel tour?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie?

LE MARI.

Je ne ſçais plus ce qu'il faut que je die:
Notre Poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le Mari voit la danſe,
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes;
C'eſt ce Poirier. Il eſt enſorcelé;
Puiſqu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la Femme, il faut qu'il ſoit brûlé.
Cours au logis; dis qu'on le vienne abbattre;
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéit.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime a ce Poirier pu faire;
La Dame dit: abbattez ſeulement;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas votre affaire.
Par ce moyen, la ſeconde Commere
Vint au-deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſieme fit.

LES rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient, non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits;
Notre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant, étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier,
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe

De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Ja de par moi ne manquera l'affaire;
De mon mari je ſçaurai me défaire,
Pendant ce tems. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui, pour montrer ſa ferveur & ſon zèle,
Toujours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pélerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux ſtyle:
Il lui falloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil, dès le ſoir,
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon! & puis ſe va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier,
(On appelloit ſon mari de la ſorte).
Elle fit tant qu'Henriet ſe tournant,
Sentit le fil. Auſſi-tôt il ſoupçonne
Quelque deſſein; &, ſans faire ſemblant
D'être éveillé, ſur ce fait il raiſonne;
Se leve enfin, & ſort tout doucement,
De bonne foi ſon Epouſe dormant,

Ce lui sembloit ; suit le fil dans la rue,
Conclut delà que l'on le trahissoit ;
Que quelque amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertissant ainsi de sa venue ;
Que la Galante aussi-tôt descendoit,
Tandis que lui pauvre Mari dormoit:
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il falloit bien que Messer Cocuage
Le visitât ; honneur dont, à son sens,
Il se seroit passé le mieux du monde.
Dans ce penser, il s'arme jusqu'aux dents;
Hors la maison fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur sçaura
Que ce logis avoit sur le derriere
Dequoi pouvoir introduire l'ami:
Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domestique, en trompant un mari,
Pense gagner indulgence pléniere.
Tandis qu'ainsi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En sont aux mains, & Dieu sçait la maniere.
En grand soulas cette nuit se passa;
Dans leurs plaisirs rien ne les traversa.
Tout fut des mieux, graces à la servante,
Qui fit si bien devoir de surveillante,
Que le Galant tout à tems délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha,

Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la Commere ne faut
De mettre un fil : Berlinguier auſſi-tôt,
L'ayant ſenti, rentre en la même peine,
Court à ſon poſte, & notre Amant au ſien.
Renfort de joie : on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe;
Et Berlinguier, prenant la même excuſe,
Sortit encore, & fit place à l'Amant;
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint-là. Leur ardeur refroidie,
Il en fallut venir au dénouement.
Trois actes eut ſans plus la Comédie.
Sur le minuit, l'Amant s'étant ſauvé,
Le brin de fil auſſi-tôt fut tiré
Par un des ſiens ſur qui l'Epoux ſe rue,
Et le contraint, en occupant la rue,
D'entrer chez lui, le tenant au collet,
Et ne ſçachant que ce fût un Valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange :
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon ſe jette à leurs genoux,
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;
Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoi,
Pour faire ouvrir, & que depuis n'aguere
Tous deux s'étoient entredonné la foi.
C'eſt donc cela, pourſuivit la Commere,



14

En s'adreſſant à la Fille, en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil : je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce ſtratagême
Votre Galant. Or bien, c'eſt votre Epoux,
A la bonne-heure : il faut cette nuit même
Sortir d'ici, Berlinguier fut plus doux;
Dit qu'il falloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement;
L'Epoux, la Fille; & le Valet, l'Amant:
Puis au Moûtier le Couple s'alla rendre,
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſieme tour.
Lequel vaut mieux ? pour moi, je m'en rapporte.
  MACÉE ayant pouvoir de décider,
Ne ſçut à qui la victoire accorder,
Tant cette affaire à réſoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager.
Le procès pend, & pendra de la ſorte
Encor long-tems, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'une fois je me suis étonné
Que ce qui fait la paix du mariage,
En est le point le moins considéré.
Lorsque l'on met une fille en ménage,
Les pere & mere ont pour objet le bien;
Tout le surplus, ils le comptent pour rien;
Jeunes tendrons à vieillards apparient;
Et cependant je vois qu'ils se soucient
D'avoir chevaux à leur char attelés
De même taille, & mêmes chiens couplés.
Ainsi des bœufs, qui de force pareille
Sont toujours pris : car ce seroit merveille
Si, sans cela, la charrue alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien souvent ne se rapporte en rien?
J'en vas conter un exemple notable.

ON sçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte fête à sa femme allégua,
Mainte Vigile, & maint jour fériable,
Et du devoir crut s'échapper par-là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Pise,



Homme ſçavant en l'étude des loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur-tout : c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui, parmi ſes parens,
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile ;
Et l'on diſoit communément de lui,
Que ſes enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de conſeiller autrui,
Qui ne voit goutte en ſes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant de quoi ſervir
Un tel oiſeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excuſer & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jours en l'année,
Selon ſon compte & ſon Calendrier,
Où l'on ſe pût ſans ſcrupule appliquer
Au fait d'hymen : choſe aux vieillards commode,
Mais dont le ſexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu ;
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en Férie il mettoit la ſemaine ;
Et bien ſouvent faiſoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Légende.
Le Vendredi, diſoit-il, il nous demande

D'autres penſers, ainſi que chacun ſçait.
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedi, non ſans juſte ſujet,
D'autant que c'eſt la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'eſt un jour de repos.
Quant au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la ſemaine;
Ce n'eſt le fait d'une ame bien chrétienne.
Les autres jours autrement s'excuſoit:
Et quand venoit aux fêtes ſolemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.
Long-tems devant toujours il s'abſtenoit;
Long-tems après il en uſoit de même.
Aux Quatre-tems autant il en faiſoit,
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette ſaiſon pour le Vieillard étoit
Un tems de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.
De Patrons même il avoit une liſte:
Point de quartier pour un Evangéliſte,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur.
Vierge n'étoit, Martyr & Confeſſeur
Qu'il ne chommât; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alléguoit les jours malencontreux;
Puis les brouillards, & puis la Canicule;
De s'excuſer n'étant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toujours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpéciale,

Notre Docteur régaloit ſa moitié
Petitement ; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux ne manquoient à la Dame ;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de tems des eſprits de poupée :
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir, dans la belle ſaiſon,
C'étoit d'aller à certaine maiſon,
Que ſon Mari poſſédoit ſur la côte :
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,
Et le plaiſir de la pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Meſſer le Docteur
Prennent chacun une barque à pêcheur,
Sortent ſur mer : ils avoient fait gageure
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure aventure
Dedans ſa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux
Certain Corſaire apperçut la chaloupe
De notre Epouſe, & vint avec ſa troupe
Fondre deſſus, l'emmena bien & beau ;
Laiſſa Richard ; ſoit que près du rivage
Il n'oſât pas haſarder davantage,
Soit qu'il craignît qu'ayant dans ſon vaiſſeau

Notre Vieillard, il ne pût de ſa proie
Si bien jouir : car il aimoit la joie
Plus que l'argent, & toujours avoit fait
Avec honneur ſon métier de corſaire;
Au jeu d'amour étoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toujours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allégue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La Belle fit ſon devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il ſe put étendre :
Et Pagamin de la réconforter,
Et notre Epouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna ; bien ſçavoit ſon métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La Belle avoit ſa rançon toute prête ;
Très-bien lui prit d'avoir de quoi payer :
Car là n'étoit ni Vigile, ni Fête.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par-tout, & ſans nul jour ouvrable :
De la ceinture on le lui fit tomber ;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Notre Légiſte eût mis ſon doigt au feu,
Que ſon Epouſe étoit toujours fidelle,
Entiere & chaſte, & que, moyennant Dieu,

Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte-blanche.
Pagamin dit : Si je n'ai pas bon bruit,
C'eſt à grand tort. Je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon, votre chere moitié ;
Ne plaiſe à Dieu que ſi belle amitié
Soit par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prênez tant de peine
Vous reviendra, ſelon votre deſir :
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.
Faites-moi voir ſeulement qu'elle eſt vôtre :
Car ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,
Ce me feroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſés, je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche :
Si cette Belle, après vous avoir vu,
Dit être à vous, c'eſt autant de conclu ;
Reprenez-la ; rien ne vous en empêche.
Richard reprit : vous parlez ſagement,
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon métier il faut que chacun vive ;
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le pairai comptant, ſans héſiter.
Le compliment n'eſt ici néceſſaire :
Voilà ma bourſe ; il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire,

En pareil cas, l'homme le moins connu:
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honnêteté ? non ſera ſur mon ame;
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoutiez foi,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point;
C'eſt qu'à me voir de joie elle ne meure.
On fait venir l'Epouſe tout à l'heure,
Qui froidement & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Pérou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe
Devant les gens, & ſa joie amoureuſe
N'oſe éclater: ſoyez ſûr qu'à mon cou,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela;
Dedans ſa chambre, allez, conduiſez-la:
Ce qui fut fait; & la chambre fermée,
Richard commence: Et là, Bartholomée,
Comme tu fais! Je ſuis ton Quinzica,
Toujours le même à l'endroit de ſa femme.
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement!
C'eſt la douleur de ton enlevement,
Qui me rend tel: & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,

Soit

Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtemens ?
En étoit-il quelqu'une de plus brave ?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave ?
Tu le ſeras étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne ?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il tems maintenant
D'en avoir ſoin ? s'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous ?
Vous, vieux penard, moi fille jeune & drue,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvue ;
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'étois aſſez aimable,
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en étois capable.
Or eſt le cas allé d'autre façon.
J'ai pris mari qui, pour toute chanſon,
N'a jamais eu que ſes jours de férie.
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſçut donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moi donc, Monſieur, mon cher Epoux ;
Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin : je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis ;
Vous, pour avoir mal meſuré vos forces,
En m'épouſant ; eux, pour s'être mépris,

En préférant les légeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne sçait Loi, ni Digeste, ni Code,
Et cependant très-bonne est sa méthode;
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en sus comme la chose en va.
Un tel aveu vous surprend & vous touche:
Mais faire ici de la petite bouche
Ne sert de rien; l'on n'en croira pas moins;
Et puisqu'enfin nous voici sans témoins,
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.
Je suis de chair, les habits rien n'y font.
Vous sçavez bien, Monsieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires sont.
A tant se tut. Richard tombé des nues,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.
Bartholomée, ayant ses hontes bues,
Ne se fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de tristesse,
Outre les maux qui suivent la vieillesse,
Qu'il en mourut à quelques jours delà;
Et Pagamin prit à femme sa Veuve.
Ce fut bien fait: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choisis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris,
Sinon qu'ils soient d'humeur accommodante;
Car en ce cas Messieurs les favoris
Font leur ouvrage; & la Dame est contente.



A FEMME AVARE
GALANT ESCROC.
Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN homme ſoit plumé par des Coquettes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort; plus d'amour ſans payer;
En beaux louis ſe content les fleurettes:
Ce que je dis des Coquettes s'entend.
Pour notre honneur, ſi me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut, nonobſtant leur adreſſe,
En attraper au moins une entre cent,
Et lui jouer quelque tour de ſoupleſſe.
Je choiſirai pour exemple Gulphar:
Le Drôle fit un trait de franc ſoudar;
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la chrétienne.
Notez ceci, & qu'il vous en ſouvienne,
Galans d'épée; encor bien que ce tour,
Pour vous ſtyler, ſoit fort peu néceſſaire.
Je trouverois maintenant à la cour
Plus d'un Gulphar, ſi j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez ſire Gaſparin
Tant fréquenta, qu'il devint à la fin
De ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
Elle étoit jeune & belle créature,

Plaiſoit beaucoup, fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardens ; c'eſt qu'elle étoit avare.
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiecle fort rare.
Je l'ai jà dit ; rien n'y font les ſoupirs.
Celui-là parle une langue barbare
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs,
Sont les reſſorts que Cupidon emploie.
De leur boutique il ſort chez les François
Plus de cocus, que du cheval de Troye
Il ne ſortit de héros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la Belle;
Le compagnon ne put rien tirer d'elle
Qu'il ne parlât. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler. Le lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La Belle l'écouta :
Et Gaſparin à Gulphar les prêta ;
Ce fut le bon : puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa Femme.
Gulphar les donne en preſence des gens :
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans
Qu'à votre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crut qu'il avoit dit cela
Par politique, & pour jouer ſon rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.

Le Drôle en prit, ce jour & les ſuivans,
Pour ſon argent, & même avec uſure:
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon Epouſe preſente,
J'ai votre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin, comme je l'avois cru;
Déchargez-en votre livre de grace.
A ce propos, auſſi froide que glace
Notre Galante avoua le reçu.
Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doſe
De ſes faveurs; c'eſt ce qui la fâchoit:
Voyez un peu la perte que c'étoit.
En la quittant, Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blâmer, il ſeroit inutile:
Ainſi vit-on chez nous autres François.



ON NE S'AVISE JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des Cent Nouvelles nouvelles.

Certain Jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdisoit tout commerce à sa femme.
Dans le dessein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample Recueil
De tous les tours que le sexe sçait faire.
Pauvre ignorant! comme si cette affaire
N'étoit une hidre, à parler franchement.
Il captivoit sa femme cependant,
De ses cheveux vouloit sçavoir le nombre,
La faisoit suivre, à toute heure, en tous lieux,
Par une vieille au corps tout rempli d'yeux,
Qui la quittoit aussi peu que son ombre.
Ce fou tenoit son Recueil fort entier:
Il le portoit en guise de Psautier,
Croyant par-là les Galans hors de game.
Un jour de fête arrive que la Dame,
En revenant de l'Eglise, passa
Près d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
Fort à propos plein un panier d'ordure.
On s'excusa: la pauvre créature
Toute vilaine entra dans le logis.
Il lui fallut dépouiller ses habits.



Elle envoya querir une autre jupe,
Dès en entrant , par cette Douagna ,
Qui hors d'haleine à Monſieur raconta
Tout l'accident. Foin , dit-il , celui-là
N'eſt dans mon Livre , & je ſuis pris pour dupe :
Que le Recueil au diable ſoit donné.
Il diſoit bien ; car on n'avoit jetté
Cette immondice , & la Dame gâté ,
Qu'afin qu'elle eût quelque valable excuſe ,
Pour éloigner ſon dragon quelque-tems.
Un ſien Galant , ami de là-dedans ,
Tout auſſi-tôt profita de la ruſe.
Nous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil :
Ce n'eſt coup ſûr encontre tous eſclandres.
Mari jaloux , brûlez votre Recueil ,
Sur ma parole , & faites-en des cendres.



LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gaſcon, pour s'être vanté
De poſſéder certaine Belle,
Fut puni de ſa vanité
D'une façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſédoit rien :
Mais quoi! tout médiſant eſt Prophete en ce monde.
On croit le mal d'abord ; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vue en réponde.
La Dame cependant du Gaſcon ſe moquoit :
Même au logis pour lui rarement elle étoit ;
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable & de divine,
La Belle auſſi-tôt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa Voiſine.
Elle avoit nom Philis ; ſon Voiſin, Eurilas ;
La Voiſine, Cloris ; le Gaſcon, Dorilas ;
Un ſien Ami, Damon : c'eſt tout, ſi j'ai mémoire.
Ce Damon, de Cloris, à ce que dit l'hiſtoire,
Etoit amant aimé, galant, comme on voudra,
Quelque choſe de plus encor que tout cela.
Pour Philis, ſon humeur libre, gaie, & ſincere
Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret, & ſans paſſion.
On ignoroit le prix de ſa poſſeſſion :
Seulement à l'uſer chacun la croyoit bonne.



18

Elle approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
Un mari, de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
Vieux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.
En mille endroits de ſa perſonne,
La Belle avoit de quoi mettre un Gaſcon aux cieux;
Des attraits par deſſus les yeux,
Je ne ſçais quel air de pucelle;
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle,
Rebelle toute fois de la bonne façon.
Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il étoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
Importuna la veuve, & s'il fit des ſermens:
Ceux des Gaſcons & des Normands
Paſſent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit auſſi que l'on le crût heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme:
Je veux un ſervice de vous;
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome;
C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans péril, & même fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiere, & par-delà,
Pour démêler entre eux tout ce différend-là.

Notre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toujours, fait la nuit d'une traite;
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette:
Nous vous ajuſterons; enfin ne craignez rien;
Je vous récompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le Diable.
La nuit vient: on le coëffe, on le met au grand lit,
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place.
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit;
Il devient auſſi froid que glace,
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher;
Se fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
Et ne tient que moitié de la rive occupée;
Je crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée.
Son coucheur cette nuit ſe retourna cent fois;
Et juſques ſur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ces inquiétudes,
C'eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
Ne prît à ce mari: tels cas ſont dangereux,
Lorſque l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
Toujours nouveaux ſujets allarmoient le pauvre homme,

L'on étendoit un pied, l'on approchoit un bras ;
Il crut même ſentir la barbe d'Eurilas.
Mais voici quelque choſe à mon ſens de terrible.
Une ſonnette étoit près du chevet du lit :
Eurilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit ;
Cette fois-là ſe croit détruit,
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
Perſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit ;
Philis l'avoit promis : quand voici de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon, après ces travaux,
Se fût bien levé ſans chandelle :
Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit : le pauvre homme éclairé
Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
Je le veux, dit une perſonne,
D'un ton de voix rempli d'appas.
C'étoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui, ſans trop attendre,
Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon :
C'étoit, dis-je, Philis qui conta du Gaſcon
La peine & la frayeur extrême ;
Et qui, pour l'obliger à ſe tuer ſoi-même,
En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
Laiſſoit ſon ſein à demi nu.

LA FIANCÉE
DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

IL n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons :
On abuſe du vrai, comme on fait de la feinte.
Je le ſouffre aux récits qui paſſent pour chanſons ;
Chacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
Mais aux événemens de qui la vérité
Importe à la poſtérité,
Tels abus méritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original :
On en pourra gloſer ; on pourra me mécroire ;
Tout cela n'eſt pas un grand mal :
Alaciel & ſa mémoire
Ne ſçauroient gueres perdre à tout ce changement.
J'ai ſuivi mon Auteur en deux points ſeulement ;
Points qui ſont véritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt, que par huit mains Alaciel paſſa
Avant que d'entrer dans la bonne ;
L'autre, que ſon Fiancé ne s'en embarraſſa,
Ayant peut-être en ſa perſonne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en ſoit, la Belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,



Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de Chevalier.
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honnête excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon Fiancé :
Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;
Et dans ſon erreur par la Belle
Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on y puiſſe être pris, la choſe eſt toute claire,
Mais après huit, c'eſt une étrange affaire :
Je me rapporte de cela
A quiconque a paſſé par-là.
ZAIR, Soudan d'Alexandrie,
Aima ſa fille Alaciel
Un peu plus que ſa propre vie.
Auſſi ce qu'on ſe peut figurer ſous le Ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant eſtimable ;
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin, Roi de Garbe, en devint amoureux.
Il la fit demander, & fut aſſez heureux
Pour l'emporter ſur d'autres Princes.
La Belle aimoit déjà ; mais on n'en ſçavoit rien.
Filles de ſang royal ne ſe déclarent gueres :
Tout ſe paſſe en leur cœur ; cela les fâche bien ;

Car elles ſont de chair, ainſi que les Bergeres.
Hiſpal, jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaiſoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, ſans oſer ſe le dire;
Ou, s'ils ſe le diſoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient-là, l'on accorda la Belle.
Il fallut ſe réſoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer ſon Amant avec elle:
S'en fier à quelque autre, eût peut-être été mieux.
Après huit jours de traite, un vaiſſeau de Corſaires
Ayant pris le deſſus du vent,
Les attaqua; le combat fut ſanglant:
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Etoient les plus experts en l'art de maſſacrer;
Joignoient l'adreſſe au nombre. Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance:
Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Grifonio le giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort,
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vit environné.
Maint Corſaire ſentit ſon bras déterminé;
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flammes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes:
Il ſçavoit que l'Infante étoit dans ce vaiſſeau;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infâmes,

Il l'emportoit comme un moineau.
Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
Il prit aussi la Cassette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une amante :
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hispal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le tems de s'en mettre en courroux.
Le malheureux Corsaire emportant cette proie,
N'en eut pas long-tems de la joie :
Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio passoit d'un bord à l'autre,
Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
Le Héros d'un revers coupe en deux l'animal.
Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
Et reniant Mahom', Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant;
Part demeure sur pieds, en la même posture.
On auroit rì de l'aventure,
Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
Hispal se jette après : l'un & l'autre vaisseau
Mal-mené du combat, & privé de pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.
La mort fit lâcher prise au Géant pourfendu :
L'Infante par sa robe en tombant soutenue,
Fut bientôt d'Hispal secourue.
Nager vers les vaisseaux eût été tems perdu ;

Ils étoient presque à demi-mille :
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des nochers,
Et furent le salut d'Hispal & de l'Infante.
Aucuns ont assuré, comme chose constante,
Que même du péril la Cassette échappa;
Qu'à des cordons étant pendue,
La Belle après soi la tira :
Autrement elle étoit perdue.
Notre Nageur avoit l'Infante sur son dos.
Le premier roc gagné, non pas sans quelque peine,
La crainte de la faim suivit celle des flots,
Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
Le jour s'acheve, il se passe une nuit;
Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit;
Point de quoi manger sur ces roches :
Voilà notre couple réduit
A sentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
Qu'aimés aussi-bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur mésaventure.
Après s'être long-tems regardés sans parler :
Hispal, dit la Princesse, il se faut consoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
Nous m'en mourrons pas moins;mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ses coups,
C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
Se consoler, dit-il ! le peut-on quand on aime?

Ah

Ah si ..... mais non, Madame, il n'est pas à propos
Que vous aimiez; vous seriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil sur vous je trouve tout à craindre.
La Princesse à ces mots ne se put plus contraindre:
Pleurs de couler, soupirs d'être poussés;
Regards d'être au ciel adressés,
Et puis sanglots; & puis soupirs encore.
En ce même langage Hispal lui repartit,
Tant qu'enfin un baïser suivit:
S'il fut pris ou donné, c'est ce que l'on ignore.
Après force vœux impuissans,
Le Héros dit: Puisqu'en cette aventure
Mourir nous est chose si sûre,
Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissans
Ou des monstres marins deviennent la pâture?
Sépulture pour sépulture,
La mer est égale à mon sens:
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor; la côte est peu distante;
Le vent y pousse; essayons d'approcher;
Passons de rocher en rocher;
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y résolut sans peine.
Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
La Cassette en lesse suivant,
Et le Nageur poussé du vent;

De roc en roc portant la Belle :
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus de faim, de laſſitude,
De travail & d'inquiétude,
Non pour lui, mais pour ſes amours;
Après voir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixieme traite,
Lui, la Princeſſe, & la Caſſette.
Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
Cette Caſſette ? Eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance ?
Oui, ſelon mon avis ; on va voir ſi j'ai tort.
Je ne prends point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries :
Si j'avois mis nos gens à bord,
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurés court ?
On ne vit ni d'air ni d'amour :
Les Amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toujours au néceſſaire.
La Caſſette y pourvut avec maint diamant :
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages,
Fit achat d'un Château le long de ces rivages.
Ce Château, dit l'hiſtoire, avoit un parc fort grand ;
Ce parc, un bois ; ce bois, de beaux ombrages ;
Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agréables momens.





Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la Caſſette amenées.
Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire;
Sombre ſur-tout; la nature ſembloit
L'avoir mis-là, non pour autre myſtere.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant, Hiſpal expliquoit ſes deſirs,
Moitié par ſes diſcours, moitié par ſes ſoupirs,
Plein d'une ardeur impatiente:
La Princeſſe écoutoit incertaine & tremblante.
Nous voici, diſoit-il, en un bord étranger,
Ignorés du reſte des hommes;
Profitons-en; nous n'avons à ſonger
Qu'aux douceurs de l'amour, en l'état où nous ſommes.
Qui vous retient? on ne ſçait ſeulement
Si nous vivons: peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favoriſez votre Amant,
Ou qu'à votre Epoux il vous mene.
Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la conſtance.
Qu'attendez-vous pour ſoulager ſes feux?
N'eſt-il pas aſſez amoureux,
Et n'avez-vous point fait aſſez de réſiſtance?
Hiſpal haranguoit de façon,

Qu'il auroit échauffé des marbres ;
Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
Faiſoit ſemblant d'écrire ſur les arbres.
Mais l'amour la faiſoit rêver,
A d'autres choſes qu'à graver
Des caracteres ſur l'écorce.
Son Amant & le lieu l'aſſuroient du ſecret :
C'étoit une puiſſante amorce.
Elle réſiſtoit à regret ;
Le Printems par malheur étoit lors en ſa force :
Jeunes cœurs ſont bien empêchés,
A tenir leurs deſirs cachés,
Etant pris par tant de manieres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs dernieres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premieres !
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gants,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſçait la plupart du tems
Comme la choſe eſt arrivée.
Près de l'antre venus, notre Amant propoſa
D'entrer dedans ; la Belle s'excuſa :
Mais malgré ſoi, déjà preſque vaincue,
Les ſervices d'Hiſpal en ce même moment
Lui reviennent devant la vue ;
Ses jours ſauvés des flots, ſon honneur d'un Géant.
Que lui demandoit ſon Amant ?

Un bien dont elle étoit à sa valeur tenue.
Il vaut mieux, disoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever ; Madame, songez-y :
L'on ne sçait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raisons se rendant à demi,
Une pluie acheva l'affaire ;
Il fallut se mettre à l'abri,
Je laisse à penser où. Le reste du mystere
Au fond de l'antre est demeuré.
Que l'on la blâme ou non ; je sçais plus d'une Belle
A qui le fait est arrivé,
Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
L'antre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
Rien ne coute en amour que la premiere peine.
Si les arbres parloient, il feroit bel ouir
Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
Que des monumens amoureux
Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
On y verroit écrit ; » Ici pâma de joie
» Des mortels le plus heureux.
» Là mourut un Amant sur le sein de sa Dame.
» En cet endroit, mille baisers de flamme
» Furent donnés, & mille autres rendus ».
Le Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
La chose en vint au point que, las de tant d'amour,
Nos Amans à la fin regretterent la Cour.
La Belle s'en ouvrit, & voici sa harangue :

Vous m'êtes cher, Hiſpal ; j'aurois du déplaiſir,
Si vous ne penſiez pas que toujours je vous aime.
Mais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?
Je vous le demande à vous-même:
Ce ſont des feux bientôt paſſés,
Que ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſés;
Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce ſéjour ſi charmant
Ne nous ſoit un déſert, & puis un monument:
Hiſpal, ôtez-moi cette crainte.
Allez-vous-en voir promptement,
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on ſçaura que nous ſommes en vie.
Déguiſez bien notre ſéjour:
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoie une eſcorte ſi ſûre,
Qu'il n'arrive plus d'aventure.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:
Trouvez ſeulement le moyen
De me ſuivre en ma deſtinée,
Ou de fillage, ou d'hyménée;
Et tenez pour choſe aſſurée,
Que, ſi je ne vous fais du bien,
Je ſerai de près éclairée.
Que ce fût ou non ſon deſſein,
Pour ſe ſervir d'Hiſpal, il falloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de ſe mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent;

Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
S'il eſt mort, s'il eſt vivant,
Tant la ſurpriſe fut grande;
En quels lieux eſt l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout ſatisfait,
On fit partir une eſcorte puiſſante.
Hiſpal fut retenu, non qu'on eût en effet
Le moindre ſoupçon de l'Infante.
Le Chef de cette eſcorte étoit jeune & bien fait:
Abordé près du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiſſe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrue:
Il en devint épris à la premiere vue,
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre tems, il lui dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée,
Et l'avertit de ſon devoir.
Témoigner en tels cas un peu de déſeſpoir,
Eſt quelquefois une bonne recette.
C'eſt ce que fait notre homme; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim.
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite:
On n'a pas le tems d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui ſans ceſſe jeûnant,
Elle toujours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.

Le ſecond jour commence à la toucher :
Elle rêve à cette aventure.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher,
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc, elle condeſcendit
Aux volontés du Capitaine,
Et cet office lui rendit,
Gaiement, de bonne grace, & ſans montrer de peine;
Autrement le remede eût été ſans effet.
Tandis que le Galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant tantôt que les vents ſont contraires;
Tantôt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires.
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurés à la rade,
Les tue, & va donner au Château l'eſcalade;
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.
Il prend le Château d'emblée:
Voilà la fête troublée,
Le Jeûneur maudit ſon ſort.
Le Corſaire apprend d'abord
L'aventure de la Belle;
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle;
Il ne s'en étonna pas,

N'étant novice en tel cas.
Le mieux que vous puissiez faire,
Lui dit tout franc ce Corsaire,
C'est de m'avoir pour ami ;
Je suis Corsaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre misérable,
Qui se mouroit pour vous d'amour ;
Vous jeûnerez à votre tour,
Ou vous me serez favorable.
La justice le veut : nous autres gens de mer
Sçavons rendre à chacun selon ce qu'il mérite.
Attendez-vous de n'avoir à manger,
Que quand de ce côté vous aurez été quitte :
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout, est chose nécessaire :
Ce qu'on ne voudroit pas, souvent il le faut faire ;
Quand il plaît au destin que l'on en vienne là.
Augmenter sa souffrance, est une erreur extrême.
Si par pitié d'autrui la Belle se força,
Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
Elle se force donc, & prend en gré le tout :
Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corsaire eût été sage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? hélas ! il n'en est point.
Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort, que lorsque nous veillons,

Et veille quand nous ſommeillons,
Lui trame en ſecret cet eſclandre.
Le Seigneur d'un Château voiſin de celui-ci,
Homme fort ami de la joie,
Sans nulle attache, & ſans ſouci
Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
Ayant eu le vent des beautés,
Perfections, commodités,
Qu'en ſa Voiſine on diſoit être,
Ne ſongeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maître.
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit aſſembler deux mille hommes;
Il les aſſemble donc un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous ſommes,
Qu'un Pirate à nos yeux ſe gorge de butin?
Qu'il traite comme eſclave une beauté divine?
Allons tirer notre Voiſine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce ſoir chacun ſoit en armes,
Mais doucement, & ſans donner d'allarmes;
Sous les auſpices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre ſans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La ſurpriſe, à l'ombre étant jointe,
Nous rendra ſans haſard maîtres de ce ſéjour.
Pour ma part du butin, je ne veux que la Dame:
Non pas pour en uſer ainſi que ce voleur;
Je me ſens un deſir en l'ame,

De lui reſtituer ſes biens & ſon honneur.
Tout le reſte eſt à vous, hommes, chevaux, bagage,
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont empli la maiſon.
Je vous demande encore un don;
C'eſt qu'on pende aux crénaux haut & court le Corſaire.
Cette harangue militaire
Leur ſçut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en fallut une autre, afin de modérer
Le trop grand deſir de bien faire.
Chacun repaît. Le ſoir étant venu,
L'on mange peu, l'on boit en récompenſe.
Quelques tonneaux ſont mis ſur cu.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas,
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras;
Point de tambours, force bons coutelas:
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir;
C'eſt un tems où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraîcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple Corſaire,
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.
Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.

Son peu d'amour pour le voleur,
Sa surprise & son épouvante,
Et les civilités de son Libérateur
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere sauva la vie à quelques gens;
Elle plaignit les morts, consola les mourans;
Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'allarmes.
On dit même qu'en peu de tems
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers Galans;
Je n'ai pas peine à le croire.
Son Voisin la reçut en un appartement,
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre:
Nouvel Hôte, & nouvel Amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere sur-tout, & des vins fort exquis:
Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel qui de sa vie,
Selon sa Loi, n'avoit bu vin,
Goûta ce soir, par compagnie,
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse;
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison:
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.

Quoi trouver, dira-t-on ; d'immobiles appas ?
Si j'en trouvois autant je ſçaurois bien qu'en faire,
Diſoit l'autre jour un Certain :
Qu'il me vienne une même affaire ;
On verra ſi j'aurai recours à mon voiſin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Belle,
Cette nuit diſpoſérent d'elle.
Les charmes des premiers diſſipés à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix :
Elle ne put crier, & de crainte ſaiſie
Permit tout à ſon Hôte, & pour une autrefois
Lui laiſſa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, eſt de même que cent ;
Ce n'eſt que la premiere à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'Hôte enfin ſe laſſant
Pour d'autres conquêtes ſoupire.
Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire cette nuit les honneurs du logis ;
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle,
Ne point parler ; qu'il étoit fort aiſé,
Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi propoſé,
L'Infante aſſurément agréroit ſon ſervice.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office :
Le moyen qu'un ami puiſſe être refuſé ?
A ce nouveau venu la voilà donc en proie.
Il ne put ſans parler contenir cette joie :

La Belle ſe plaignit d'être ainſi leur jouet.
Comment l'entend Monſieur mon Hôte,
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Etoit au maître du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,
Pourſuivit-il, comblez-moi de careſſes;
Enchériſſez ſur les tendreſſes
Que vous eutes pour lui, tant qu'il fut votre amant:
Aimez-moi par dépit & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi, l'on pouſſa les affaires;
L'on ſe vengea, l'on n'omit rien.
Que ſi l'Ami s'en trouva bien,
L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.
Et de cinq, ſi j'ai bien compté.
Le ſixieme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniere différente.
Force gens concluront delà,
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle;
C'eſt médiſance que cela:
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc notre Nouvelle.
L'Hôte revint, quand l'Ami fut content,
Alaciel lui pardonnant,

Fit entr'eux les choſes égales :
La clémence ſied bien aux perſonnes Royales.
Ainſi de main en main Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe divertiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.
ELLE en aimoit fort une, à qui l'on en contoit;
Et le conteur étoit une certain Gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme,
Mais violent dans ſes deſirs,
Et grand ménager de ſoupirs,
Juſques à commencer près de la plus ſévére,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'Infante étoit fort près delà;
Mais il ne la vit point, & crut en aſſûrance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce Galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit, ſelon toute apparence,
Favoriſé,
Si la Belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,

Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion ;
Puis le Galant ferme la porte :
Mais en vain, car l'Infante avoit de quoi l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient : elle crie, elle appelle.
L'Infante vient ; & vient comme il falloit,
Quand ſur ſes fins la Demoiſelle étoit.
Le Galant indigné de la manquer ſi belle,
Perd tout reſpect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre paira ſa peine,
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains ;
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine :
Tirez au ſort, ſans marchander ;
Je ne ſçaurois vous accorder
Que cette grace ;
Il faut que l'une ou l'autre paſſe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame, dit la Belle ?
Pâtira-t-elle pour autrui ?
Oui, ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le Galant ; prenez-vous en à lui.
Non non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi preſente,
Violenté cette innocente :
Je me réſous plutôt à toute extrêmité.
Ce combat plein de charité



21

Fut par le ſort à la fin terminé,
L'Infante en eut toute la gloire:
Il lui donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire.
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plutôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant;
Et, pour le divulguer, il ne voulut attendre
Que le tems qu'il falloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.
Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Helene
D'un ſi grand nombre de Pâris:
Auſſi l'Amour ſe jouoit d'elle.
Un jour entre autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart;
Il s'y rencontra par haſard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'aventures;
De ces ſortes de gens que ſur des palefrois
Les Belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eut vu la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein:
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du ſein;
Il étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint

Des loix de la Chevalerie.
A ce penser il ſe retint,
Priant toutefois en ſon ame
Toutes les Puiſſances d'Amour,
Qu'il pût courir en ce ſéjour
Quelque aventure avec la Dame.
L'Infante s'éveilla, ſurpriſe au dernier point:
Non non, dit-il, ne craignez point;
Je ne ſuis géant ni ſauvage,
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les cieux
Après ce compliment, ſans plus longue demeure,
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit;
C'étoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de coutume de dire
A celles pour qui l'on ſoupire.
Son offre fut reçue, & la Belle lui fit
Un long roman de ſon hiſtoire,
Supprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galans. L'Aventurier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr, ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cauſe:

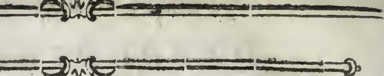
Si les Dieux avoient mis la chose
Jusques à present à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvu qu'amour me prête vie;
Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
D'apporter remede à vos coups,
Et consentir que mon ardeur s'appaise:
Si j'en mourois, à vos bontés ne plaise;
Vous demeureriez seule, & pour vous parler franc,
Je tiens ce service assez grand,
Pour me flatter d'une espérance
De récompense.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs;
Convint d'un nombre de faveurs;
Qu'afin que la chose fût sûre,
Cette Princesse lui pairoit;
Non tout d'un coup, mais à mesure
Que le voyage se feroit;
Tant chaque jour, sans nulle faute,
Le marché s'étant ainsi fait,
La Princesse en croupe se met;
Sans prendre congé de son Hôte.
L'Inconnu qui pour quelque-tems
S'étoit défait de tous ses gens,
Les rencontra bientôt. Il avoit dans sa troupe
Un sien Neveu fort jeune, avec son Gouverneur.
Notre Héroïne prend, en descendant de croupe,
Un palefroi: cependant le Seigneur
Marche toujours à côté d'elle;

Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.
Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
Pas la moindre ombre de diſpute ;
Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands.
De faveur en faveur, ainſi comptoient ces gens,
Juſqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,
Et s'embarquerent.
Cet élément ne leur fut pas moins doux,
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le ſalaire.
Sains & gaillards ils débarquerent tous
Au port de Joppe, & là ſe rafraîchirent ;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre eſcorte que leur train :
Ce fut aux Brigands une amorce.
UN gros d'Arabes, en chemin
Les ayant rencontrés, ils cédoient à la force ;
Quand notre aventurier fit un dernier effort,
Repouſſa les Brigands, reçut une bleſſure
Qui le mit dans la ſépulture,
Non ſur le champ : devant ſa mort
Il pourvut à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea ſon Neveu, jeune homme de courage,
Lui léguant par même moyen
Le ſurplus des faveurs, avec ſon équipage,
Et tout le reſte de ſon bien.
Quand on fut revenu de toutes ces allarmes,

Et que l'on eut versé certain nombre de larmes,
On satisfit au testament du mort;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Echut justement sur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le Neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reste du voyage;
Au Soudan il la presenta.
D'exprimer ici la tendresse,
Ou pour mieux dire les transports,
Que témoigna Zaïr en voyant la Princesse,
Il faudroit de nouveaux efforts;
Et je n'en puis plus faire. Il est bon que j'imite
Phébus, qui sur la fin du jour
Tombe d'ordinaire si court,
Qu'on diroit qu'il se précipite.
Le Gouverneur aimoit à se faire écouter:
Ce fut un passe-tems de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame
Qui rioit sans doute en son ame.
Seigneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
Hispal étant parti, Madame incontinent,
Pour fuir oisiveté principe de tout vice,
Résolut de vâquer nuit & jour au service
D'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ses temples & ses chapelles,

Nommés pour la plupart alcoves & ruelles.
Là les gens pour idole ont un certain oiſeau,
Qui dans ſes portraits eſt fort beau,
Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,
La jeuneſſe lui ſacrifie.
Si vous ſçaviez l'honnête vie
Qu'en le ſervant menoit Madame Alaciel,
Vous béniriez cent fois le Ciel,
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reſte en ces pays on vit d'autre façon
Que parmi vous : les Belles vont & viennent;
Point d'Eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
Madame dès l'abord s'eſt faite à leur méthode,
Tant elle eſt de facile humeur;
Et je puis dire à ſon honneur
Que de tout elle s'accommode.
Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulés,
La Princeſſe partit pour Garbe en grande eſcorte :
Les gens qui la ſuivoient furent tous régalés
De beaux preſens; & d'une amour ſi forte
Cette Belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne ſe tenoit pas. On fit un grand feſtin,
Pendant lequel ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les menſonges qu'il lui plut.
Mamolin & ſa Cour écoutoient en ſilence.

La nuit vint : on porta la Reine dans ſon lit.
A ſon honneur elle en ſortit :
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel , à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.
Ce conte nous apprend que beaucoup de maris ,
Qui ſe vantent de voir fort clair en leurs affaires ,
N'y viennent bien ſouvent qu'après les favoris ,
Et tout ſçavans qu'ils ſont ne s'y connoiſſent gueres.
Le plus ſûr toutefois eſt de ſe bien garder ,
Craindre tout, ne rien haſarder.
Filles, maintenez-vous : l'affaire eſt d'importance.
Rois de Garbe ne ſont oiſeaux communs en France.
Vous voyez que l'Hymen y ſuit l'accord de près.
C'eſt-là l'un des plus grands ſecrets
Pour empêcher les aventures.
Je tiens vos amitiés fort chaſtes & fort pures ;
Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons.
Rompez-lui toutes ſes meſures :
Pourvoyez à la choſe auſſi-bien qu'aux ſoupçons.
Ne m'allez point conter , c'eſt le droit des garçons :
Les garçons , ſans ce droit, ont aſſez où ſe prendre.
Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre ,
Le remede ſera de rire en ſon malheur.
Il eſt bon de garder ſa fleur :
Mais, pour l'avoir perdue, il ne ſe faut pas pendre.



LA COUPE ENCHANTÉE.

Nouvelle tirée de l'Arioſte.

LES maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un fou, chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.
Si l'oreille lui tinte, ô Dieux! tout eſt perdu;
Ses ſonges ſont toujours que l'on le fait cocu.
Pourvu qu'il ſonge, c'eſt l'affaire:
Je ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
Le moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux:
Qu'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt Cocuage qu'en perſonne
Il a vu de ſes propres yeux,
Si bien vu que l'erreur n'en peut être effacée.
Il veut à toute force être au nombre des ſots;
Il ſe maintient cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
Pauvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que Cocuage?
Quel tort vous fait-il, quel dommage?



22

Qu'eſt-ce enfin que ce mal, dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe ?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien ;
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
Vous croyez cependant que c'eſt un fort grand cas :
Tâchez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
A celui-là qui but dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
Si cette hiſtoire peut ſoulager votre ennui,
Je vous l'aurai bientôt contée.
Mais je vous veux premiérement
Prouver par bon raiſonnement,
Que ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,
N'eſt mal qu'en votre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous votre bonnet
Moins aiſément que de coutume ?
Cela s'en va-t-il pas tout net ?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence,
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets ?
Ne retrouvez-vous pas toujours les mêmes traits ?
Vous appercevez-vous d'aucune différence ?
Je tire donc ma conſéquence ?
Et dis, malgré le peuple ignorant & brutal,
Cocuage n'eſt point un mal.
Oui : mais l'honneur eſt une étrange affaire.
Qui vous ſoutient que non ? ai-je dit le contraire ?
Hé bien l'honneur, l'honneur ; je n'entends que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome :
Le cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot ;

Et le cocu qui rit, pour un fort honnête homme.
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal,
Prouvons que c'eſt un bien : la choſe eſt très-facile.
Tout vous rit; votre femme eſt ſouple comme un gant,
Et vous pourriez avoir vingt mignonnes en ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable :
On vous met le premier à table ;
C'eſt pour vous la place d'honneur,
Pour vous le morceau du Seigneur ;
Heureux qui vous le ſert ! la blondine chiorme,
Afin de vous gagner, n'épargne aucun moyen ;
Vous êtes le Patron : donc je conclus en forme,
Cocuage eſt un bien.
Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même votre homme écarte & ſes as & ſes rois.
Avez-vous ſur les bras quelque Monſieur Dimanche?
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoutez que l'on tient votre femme en haleine ;
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas.
Ménélas rencontra des charmes dans Hélene,
Qu'avant qu'être à Pâris la Belle n'avoit pas.
Ainſi de votre Epouſe ; on veut qu'elle vous plaiſe.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raiſons je perſiſte en ma theſe :
Cocuage eſt un bien.
Si ce Prologue eſt long, la matiere en eſt cauſe ;

Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à notre hiſtoire. Il étoit un Quidant
Dont je tairai le nom, l'état & la patrie :
Celui-ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de ſa vie
Femme ne lui ſeroit autre que bonne amie,
Nymphe, ſi vous voulez, Bergere, & cétéra ;
Pour Epouſe, jamais il n'en vint juſques-là.
S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un point que je paſſe.
Quoiqu'il en ſoit, hymen n'ayant pu trouver grace
Devant cet homme, il fallut que l'amour
Se mêlât ſeul de ſes affaires,
Eût ſoin de le fournir des choſes néceſſaires,
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit pere, & mourut. Le pauvre homme en pleura,
Se plaignit, gémit, ſoupira,
Non comme qui perdroit ſa femme :
Tel deuil n'eſt bien ſouvent que changement d'habits,
Mais comme qui perdroit tous ſes meilleurs amis,
Son plaiſir, ſon cœur, & ſon ame.
La fille crût, ſe fit ; on pouvoit déjà voir
Hauſſer & baiſſer ſon mouchoir.
Le tems coule ; on n'eſt pas ſi-tôt à la bavette,
Qu'on trotte, qu'on raiſonne ; on devient grandelette,
Puis grande tout-à-fait, & puis le ſerviteur.
Le pere avec raiſon eut peur
Que ſa fille, chaſſant de race,

Ne le prévînt, & ne prévînt encor.
Prêtre, Notaire, hymen, accord,
Choſes qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au preſent que l'on fait de ſoi.
La laiſſer ſur ſa bonne foi,
Ce n'étoit pas choſe trop ſûre.
Il vous mit donc la créature
Dans un couvent : là cette Belle apprit
Ce qu'on apprend, à manier l'aiguille.
Point de ces livres qu'une fille
Ne lit qu'avec danger & qui gâtent l'eſprit ;
Le langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût ſçu tirer de la Belle
Un ſeul mot que de ſainteté :
En ſpiritualité,
Elle auroit confondu le plus grand perſonnage.
Si l'une des Nonains la louoit de beauté :
Mon Dieu, fi ! diſoit-elle ; ah ! ma ſœur, ſoyez ſage ;
Ne conſidérez point des traits qui périront ;
C'eſt terre que cela, les vers le mangeront.
Au reſte elle n'avoit au monde ſa pareille
A manier un canevas,
Filoit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
Tapiſſoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
Sa ſageſſe, ſon bien, le bruit de ſes beautés,
Mais le bien plus que tout y fit mettre la preſſe ;
Car la Belle étoit là comme en lieux empruntés,
Attendant mieux, ainſi que l'on y laiſſe

Lès bons partis, qui vont ſouvent
Au moûtier ſortant du couvent.
Vous ſçaurez que le pere avoit long-tems devant
Cette fille légitimée.
Caliſte, c'eſt le nom de notre renfermée,
N'eut pas la clef des champs, qu'adieu les livres ſaints.
Il ſe preſenta des blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
Des gens de tous états, de tout poil, de tout âge.
La Belle en choiſit un, bien fait, beau perſonnage,
D'humeur commode, à ce qu'il lui ſembla;
Et pour gendre auſſi-tôt le pere l'agréa.
La dot fut ample, ample fut le douaire:
La fille étoit unique, & le garçon auſſi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariés n'avoient ſouci
Que de s'aimer & de ſe plaire.
Deux ans de Paradis s'étant paſſés ainſi,
L'enfer des enfers vint enſuite.
Une jalouſe humeur ſaiſit ſoudainement
Notre Epoux qui fort ſottement
S'alla mettre en l'eſprit de craindre la pourſuite
D'un amant qui, ſans lui, ſe feroit morfondu.
Sans lui, le pauvre homme eût perdu
Son tems à l'entour de la Dame,
Quoique pour la gagner il tentât tout moyen.
Que doit faire un mari, quand on aime ſa femme?
Rien.
Voici pourquoi je lui conſeille

De dormir ; s'il ſe peut, d'un & d'autre côté :
Si le Galant eſt écouté,
Vos ſoins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille ;
Quant à l'occaſion, cent pour une. Mais ſi
Des diſcours du Blondin la Belle n'a ſouci,
Vous le lui faites naître, & la chance ſe tourne.
Volontiers où ſoupçon ſéjourne,
Cocuage ſéjourne auſſi :
Damon, c'eſt notre époux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuſe & le plains, d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conſeil ſeulement ;
Il eût fait un trait d'homme ſage,
S'il n'eût cru que ſon mouvement.
Vous allez entendre comment.
L'Enchantereſſe Nérie
Fleuriſſoit lors, & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'a, b, c ;
Car Nérie eut à ſes gages
Les intendans des orages,
Et tint le Deſtin lié.
Les Zéphyrs étoient ſes pages ;
Quant à ſes valets de pied,
C'étoient Meſſieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats ſouventefois,
Gens diſpos, mais peu courtois.
Avec toute ſa ſcience
Elle ne put trouver de remede à l'amour :

Damon la captiva. Celle dont la puiſſance
Eût arrêté l'aſtre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle ſouhaite
Poſſéder une nuit à ſon contentement.
Si Nérie eût voulu des baiſers ſeulement,
C'étoit une affaire faite;
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.
Damon, quoiqu'elle eût des appas,
Ne pouvoit ſe réſoudre à fauſſer la promeſſe
D'être fidèle à ſa moitié,
Et vouloit que l'Enchantereſſe
Se tînt aux marques d'amitié.
Où ſont-ils ces maris? la race en eſt ceſſée;
Et même je ne ſçais ſi jamais on en vit.
L'hiſtoire en cet endroit eſt, ſelon ma penſée,
Un peu ſujette à contredit.
L'Hippogriſe n'a rien qui me choque l'eſprit,
Non plus que la Lance enchantée;
Mais ceci, c'eſt un point qui d'abord me ſurprit.
Il paſſera pourtant, j'en ai fait paſſer d'autres:
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres;
On ne vivoit pas comme on vit.
Pour venir à ſes fins, l'amoureuſe Nérie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'affetterie,
Enfin n'omit aucuns ſecrets.
Damon à ces reſſorts oppoſoit l'hyménée;
Nérie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour: votre fidélité

Vous paroît héroïque & digne de louange,
Mais je voudrois sçavoir comment de son côté
Caliste en use, & lui rendre le change.
Quoi donc! si votre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une maîtresse?
Et pendant que Caliste, attrapant son mari,
Pousseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
Et ne vous tenois pas homme de mariage.
Laissez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;
C'est pour eux seuls qu'hymen fit les plaisirs permis.
Mais vous, ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
Les plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique,
Et vous les bannirez de votre République!
Non, non, je veux qu'ils soient désormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Ils vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
Apprenez tout au moins, si votre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Eraste
Va chez vous fort assidûment.
Seroit-ce en qualité d'amant,
Reprit Damon, qu'Eraste nous visite?
Il est trop mon ami pour toucher ce point-là.
Votre ami, tant qu'il vous plaira,
Dit Nérie honteuse & dépite;
Caliste a des appas, Eraste a du mérite;
Du côté de l'adresse il ne leur manque rien:
Tout

Tout cela s'accommode bien.
Ce diſcours porta coup, & fit ſonger notre homme.
Une épouſe fringante, & jeune, & dans ſon feu,
Et prenant plaiſir à ce jeu
Qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme :
Un perſonnage expert aux choſes de l'amour,
Hardi comme un homme de Cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne;
Où Damon juſqu'alors avoit-il mis ſes yeux !
Car d'amis, moquez-vous; c'eſt une bagatelle.
En eſt-il de religieux,
Juſqu'à déſemparer alors que la donzelle
Montre à demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc,
Se tourne, s'inquiette, & regarde un galant
En cent façons, de qui la moins friponne
Veut dire, il y fait bon; l'heure du Berger ſonne;
Etes-vous ſourd? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pu faire.
Sur ce beau fondement, le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nérie en a bientôt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coëffé ſi malheureuſement,
L'Enchantereſſe lui propoſe
Une choſe;
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'Eau de la Métamorphoſe,

Ou des Miracles, autrement.
Cette drogue, en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraſte & l'air & le viſage,
Et le maintien, & le corſage,
Et la voix; & Damon, ſous ce feint perſonnage,
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet.
Damon n'attend pas davantage.
Il ſe frotte, il devient l'Eraſte le mieux fait.
Que la nature ait jamais fait.
En cet état il va trouver ſa femme,
Met la fleurette au vent; &, cachant ſon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui,
Lui dit-il! Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de printems?
Caliſte, qui ſçavoit les propos des Amans
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de batterie:
Pleurs & ſoupirs furent tentés.
Et pleurs & ſoupirs rebutés.
Caliſte étoit un roc, rien n'émouvoit la Belle.
Pour derniere machine, à la fin notre époux
Propoſa de l'argent, & la ſomme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en courroux:
La quantité rend excuſable.
Caliſte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raiſon.
Sa chaſteté plia: car comment tenir bon
Contre ce dernier adverſaire?
Si tout ne s'enſuivit, il ne tint qu'à Damon;

L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde ?
Soyez beau, bien-disant ; ayez perruque blonde ;
N'omettez un seul petit point ;
Un Financier viendra, qui sous votre moustache
Enlevera la Belle ; & dès le premier jour
Il fera present du panache ;
Vous languirez encore après un an d'amour.
L'argent sçut donc fléchir ce cœur inexorable ;
Le rocher disparut, un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable ;
Mouton qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.
L'Epoux ne voulut pas pousser plus loin la chose,
Ni de sa propre honte être lui-même cause.
Il reprit donc sa forme, & dit à sa moitié :
Ah ! Caliste autrefois de Damon si chérie,
Caliste que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliste qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'est-il plus cher qu'une union si belle ?
Je devrois dans ton sang éteindre ce forfait :
Je ne puis, & je t'aime encor toute infidelle ;
Ma mort seule expiera le tort que tu m'as fait.
Notre Epouse, voyant cette métamorphose,
Demeura bien surprise ; elle dit peu de chose :
Les pleurs furent son seul recours.
Le Mari passa quelques jours

A raiſonner ſur cette affaire :
Un cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule, & ſans venir au point ?
L'étoit-il ? ne l'étoit-il point ?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nérie.
Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Buvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art, que, dès qu'un perſonnage
Duement atteint de cocuage
Y veut porter la levre, auſſi-tôt tout s'en va :
Il n'en avale rien, & répand le breuvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
Que s'il n'eſt point cenſé cocu ſuffiſamment,
Il boit tout, ſans répandre goute.
Damon pour éclaircir ſon doute
Porte la levre au vaſe ; il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, réconfort ; & pourtant je ſçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe ?
Faites-moi place en votre troupe,
Meſſieurs de la grand'bande : ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſérables humains, ſi pour des cocuages
Il faut en ces pays faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.
Damon, de peur de pis, établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit coquette.
Quand les galants ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.

Le malheureux Epoux s'informe, s'inquiéte,
Et de tout ſon pouvoir court au devant d'un mal
Que la peur bien ſouvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il conſulte la taſſe.
Il y boit huit jours ſans diſgrace;
Mais à la fin il y boit tant,
Que le breuvage ſe répand.
Ce fut bien-là le comble. O ſcience fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale;
Lui-même eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une tour quarrée,
Lui va ſoir & matin reprocher ſon forfait;
Cette honte qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le pays, & vit du vacarme qu'il fait.
Caliſte cependant mene une triſte vie:
Comme on ne lui laiſſoit argent, ni pierrerie,
Le geolier fut fidèle, elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuſe
Prend ſon tems que Damon plein d'ardeur amoureuſe
Etoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcuſable:
Mais quoi! ſuis-je la ſeule? hélas non; peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident ſemblable:
Que le moins entaché ſe moque un peu de vous.
Pourquoi donc être inconſolable?
Hé bien, reprit Damon, je me conſolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai

Trouvé de mes pareils une telle légende,
Qu'il s'en puiffe former une armée affez grande
Pour s'appeller royale. Il ne faut qu'employer
Le vafe qui me fçut vos fecrets révéler.
Le mari fans tarder exécutant la chofe
Attire les paffans, tient table en fon Château.
Sur la fin des repas à chacun il propofe
L'effai de cette coupe, effai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous fçavoir fi la vôtre
Vous eft fidelle ? il eft quelquefois bon
D'apprendre comme tout fe paffe à la maifon.
En voici le moyen; buvez dans cette taffe.
Si votre femme, de fa grace,
Ne vous donne aucun fuffragant,
Vous ne répandrez nullement;
Mais fi du Dieu nommé Vulcan
Vous fuivez la banniere, étant de nos confreres
En ces redoutables myfteres,
De part & d'autre la boiffon
Coulera fur votre menton.
Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propofe
Cette pernicieufe chofe,
Autant en font l'effai; prefque tous y font pris.
Tel en rit, tel en pleure: & felon les efprits,
Cocuage en plus d'une forte
Tient fa morgue parmi ces gens.
Déjà l'armée eft affez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace

Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace :
Car, pour être royale, il ne lui manque plus
Que peu de gens ; c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les différens dégrés où monte cocuage
Réglent le pas & les emplois :
Ceux qu'il n'a viſités ſeulement qu'une fois
Sont Fantaſſins pour tout potage ;
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant ;
Ou l'on lui donne un Régiment,
Selon qu'entre les mains du ſire
Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment ;
Il fut fait Général. Et croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant ſe trouva ;
Cette charge fut partagée.
Le nombre des ſoldats étant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne ;
Renaud, neveu de Charlemagne,
Paſſe par ce Château ; l'on l'y traite à ſouhait :

Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon: grand merci de la coupe.
Je crois ma femme chaste, & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il? cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que des deux yeux?
Je dors d'autant, graces aux Dieux:
Puis-je demander autre chose?
Que sçais-je? par hasard si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas votre vase assez droit?
Je suis quelquefois mal-adroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre;
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, & ne hasarda point.
Damon dit: Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été; consolons-nous pourtant.
Nous avons des pareils, c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que, l'armée à la fin Royale devenue,
Caliste eut liberté, selon le convenant,
Par son Mari chere tenue
Tout de même qu'auparavant.
Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost;
Que sçait-on? Nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

Je me ſouviens d'avoir damné jadis
L'amant avare, & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne,
Le libéral doit être en Paradis :
Je m'en rapporte à Meſſieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer ? c'étoit ſi follement,
Que pour lui plaire il eût vendu ſon ame.
S'agiſſoit-il de divertir la Dame ?
A pleines mains il vous jettoit l'argent :
Sçachant très-bien qu'en amour, comme en guerre,
On ne doit plaindre un métal qui fait tout,
Renverſe murs, jette portes par terre,
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout,
Fait taire chiens, & quand il veut ſervantes,
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Cicéron, & mieux perſuadantes ;
Bref ne voudroit avoir laiſſé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laiſſa-t-il ſur ſes pieds notre Belle :
Elle tint bon ; Fédéric échoua
Près de ce roc, & le nez s'y caſſa ;
Sans fruit aucun vendit & fricaſſa

Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouit jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres ſujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Notre amoureux ſubſiſta comme il put
Dans ſa retraite, où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée,
Cuiſine froide & fort peu fréquentée,
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin, ſur la perche un Faucon,
Dont à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit, ſans valets,
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautés de Madame Clitie.
Ainſi vivoit le malheureux amant:
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant.
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit: toujours un double ennui
Alloit en croupe à la chaſſe avec lui.
Mort vint ſaiſir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'époux, dont les biens étoient grands,
Avoit toujours conſidéré ſa femme,
Par teſtament il déclare la Dame
Son héritiere, arrivant le décès

De l'enfançon, qui peu de tems après
Devint malade. On ſçait que d'ordinaire
A ſes enfans mere ne ſçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux :
Zèle ſouvent aux enfans dangereux.
Celle-ci, tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a;
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouet, enfin ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoi que l'on lui propoſe,
Il le refuſe ; & pour toute raiſon,
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Fédéric ; pleure & mene une vie
A faire gens de bon cœur déteſter.
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'exécuter,
Si l'on ne veut l'ouir toujours crier.
Or il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſédoit un Château;
Ainſi l'enfant avoit pu de l'oiſeau
Ouir parler : on en diſoit merveilles.
On en contoit des choſes nompareilles;
Que devant lui jamais une perdrix
Ne ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette après-dînée.
Son Maître n'eût donné pour un tréſor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée ?

Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Fédéric l'unique & ſeule choſe
Qui lui reſtoit ! Et ſuppoſé qu'elle oſe
Lui demander ce qu'il a pour tout bien ;
Auprès de lui méritoit-elle rien ?
Elle l'avoit payé d'ingratitude ;
Point de faveurs ; toujours hautaine & rude
En ſon endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cauſe de ſa ruine ?
D'autre côté l'enfant s'en va mourir,
Refuſe tout, tient tout pour médecine.
Afin qu'il mange, il faut l'entretenir
De ce Faucon ; il ſe tourmente, il crie ;
S'il n'a l'oiſeau, c'en eſt fait de ſa vie.
Ces raiſons-ci l'emporterent enfin.
Chez Fédéric la Dame un beau matin
S'en va ſans ſuite & ſans nul équipage.
Fédéric prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoître à ſes yeux :
Mais cependant il a honte, il enrage
De n'avoir pas chez ſoi pour lui donner
Tant ſeulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où la Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve :
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautés ont rendus amoureux !
Un villageois, un haire, un miſérable !
C'eſt trop d'honneur ; votre bonté m'accable :

Aſſurément vous alliez autre part.
A ce propos notre Veuve repart :
Non, non, Seigneur ; c'eſt pour vous la viſite ;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuiſinier ni marmite :
Que vous donner ? N'avez-vous pas du pain,
Reprit la Dame ? Incontinent lui-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en ſon grenier.
Le pauvre Amant, en ce beſoin extrême,
Voit ſon Faucon, ſans raiſonner le prend,
Lui tord le cou, le plume, le fricaſſe,
Et l'aſſaiſonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a ſoin du demeurant ;
Fouille au bahu, choiſit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête ;
Met le couvert ; va cueillir au jardin
Du ſerpolet, un peu de romarin,
Cinq ou ſix fleurs, dont la table eſt jonchée.
Pour abréger, on ſert la fricaſſée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme réſout
De haſarder l'incivile requête,
Et parle ainſi : Je ſuis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur ;
Encore un coup, il ne m'eſt guere honnête
De demander à mon défunt amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement.
Doit-il pour moi s'en priver un moment ?

Mais excuſez une mere affligée :
Mon fils ſe meurt, il veut votre Faucon.
Mon procédé ne mérite un tel don ;
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien :
Votre repos, votre honneur, votre bien
S'en ſont allés aux plaiſirs de Clitie ;
Vous m'aimiez plus que votre propre vie ;
A cet amour j'ai très-mal répondu ;
Et je m'en viens, pour comble d'injuſtice,
Vous demander ..... & quoi ? c'eſt tems perdu,
Votre Faucon. Mais non, plutôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſpérance,
S'en vienne au moins s'acquitter du devoir
De la nature, & pour toute allégeance
En votre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſçavez bien par votre expérience
Que c'eſt d'aimer ; vous le ſçavez, Seigneur :
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.
Hélas ! reprit l'amant infortuné,
L'oiſeau n'eſt plus, vous en avez dîné.
L'oiſeau n'eſt plus ! dit la Veuve confuſe.
Non, reprit-il : plût au ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place

De



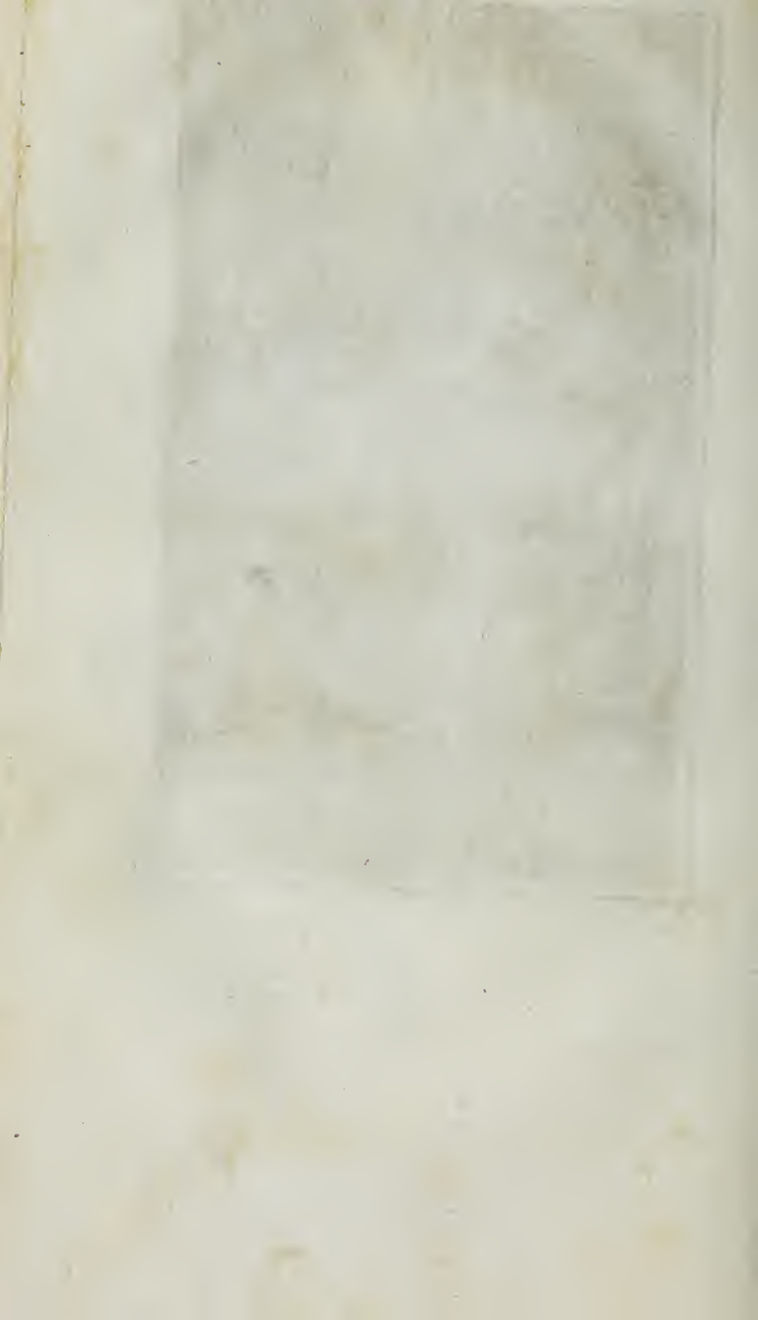
De ce Faucon ! mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace,
En mon paillier rien ne m'étoit reſté :
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vu l'oiſeau : je l'ai tué ſans peine :
Rien coûte-t-il, quand on reçoit ſa Reine ?
Ce que je puis pour vous eſt de chercher
Un bon Faucon ; ce n'eſt choſe ſi rare
Que dès demain nous n'en puiſſions trouver.
Non, Fédéric, dit-elle : je déclare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De votre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la Parque,
Ou que le ciel le rende à mes ſouhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir ; donnez-m'en l'eſpérance :
Encore un coup, venez-nous viſiter.
Elle partit, non ſans lui preſenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'amour avoit amolli ce courage.
Le pauvre amant prit la main, la baiſa,
Et de ſes pleurs quelque-tems l'arroſa.
Deux jours après, l'enfant ſuivit le pere.
Le deuil fut grand : la trop dolente mere
Fit dans l'abord force larmes couler.
Mais comme il n'eſt peine d'ame ſi forte
Qu'il ne s'en faille à la fin conſoler,
Deux Médecins la traiterent de ſorte

Que ſa douleur eut un terme aſſez court:
L'un fut le Tems, & l'autre fut l'Amour.
On épouſa Fédéric en grand'pompe,
Non-ſeulement par obligation,
Mais qui plus eſt par inclination,
Par amour même. Il ne faut qu'on ſe trompe
A cet exemple, & qu'un pareil eſpoir
Nous faſſe ainſi conſumer notre avoir:
Femmes ne ſont toutes reconnoiſſantes.
A cela près ce ſont choſes charmantes;
Sous le ciel n'eſt un plus bel animal.
Je n'y comprends le ſexe en général;
Loin de cela, j'en vois peu d'avenantes.
Pour celles-ci, quand elles ſont aimantes,
J'ai les deſſeins du monde les meilleurs:
Les autres n'ont qu'à ſe pourvoir ailleurs.









LE PETIT CHIEN

QUI SECOUE DE L'ARGENT

& des Pierreries.

LA clef du coffre-fort & des cœurs, c'eſt la même.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs,
C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand'part de ſes exploits :
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon ; car qui hait les preſens ?
Tous les humains en ſont friands,
Princes, Rois, Magiſtrats : ainſi quand une Belle
En croira l'uſage permis,
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.
UN Juge Mantouan belle femme épouſa.
Il s'appelloit Anſelme ; on la nommoit Argie :
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
L'Epoux, non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,
Qu'il rehauſſa de prix celle-là, qui d'ailleurs

Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
Elle le fut auſſi : d'en dire la maniere,
Et comment s'y prit chaque amant,
Il ſeroit long ; ſuffit que cet objet charmant
Les laiſſa ſoupirer, & ne s'en émut guere.
Amour établiſſoit chez le Juge ſes loix,
Quand l'Etat Mantouan, pour choſe de grand poids,
Réſolut d'envoyer Ambaſſade au Saint Pere.
Comme Anſelme étoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter
Qu'aux choix qu'on fit de lui, conſentit le bon homme :
L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encore; que ſçavoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien.
Longue Ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte notre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous ſépare Argie; adieu, ſoyez fidelle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez-le moi ; car, entre nous,
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de notre porte

Cette ſoupirante cohorte?
Vous me direz que juſqu'ici
La cohorte a mal réuſſi.
Je le crois; cependant, pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille, en mon abſence,
De prendre pour ſéjour notre maiſon des champs:
Fuyez la Ville & les Amans,
Et leurs preſens;
L'invention en eſt damnable;
Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable;
De tout tems le monde a vu don
Etre le Pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera: je vous fais la Maîtreſſe
De tout ce que le Ciel m'a donné de richeſſe;
Tenez; voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faites-vous payer des Fermiers;
Je ne vous demande aucun compte:
Suffit que je puiſſe ſans honte
Apprendre vos plaiſirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour, qu'à votre Epoux
Vous garderez entiers, pour ſon retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme:
Hélas! il permettoit tous plaiſirs, hors un point
Sans lequel ſeul il n'en eſt point.
Son Epouſe lui fit promeſſe ſolemnelle

D'être ſourde, aveugle, & cruelle;
Et de ne prendre aucun preſent;
Il la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laiſſoit en s'en allant,
Sans nul veſtige de galant.
Anſelme étant parti, tout auſſi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs,
Et tout auſſi-tôt les amans
De l'aller voir firent partie.
Elle les renvoya: ces gens l'embarraſſoient,
L'atiédiſſoient, l'affadiſſoient,
L'endormoient en contant leur flamme:
Ils déplaiſoient tous à la Dame,
Hormis certain jeune blondin,
Bienfait, & beau par excellence;
Mais qui ne put par ſa ſouffrance
Amener à ſon but cet objet inhumain.
Son nom, c'étoit Atis; ſon métier, Paladin.
Il ne plaignit en ſon deſſein
Ni les ſoupirs ni la dépenſe.
Tout moyen par lui fut tenté.
Encor ſi des ſoupirs il ſe fût contenté,
La ſource en eſt inépuiſable;
Mais de la dépenſe, c'eſt trop.
Le bien de notre amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme miſérable.
Que fait-il? il s'éclipſe, il part, il va chercher
Quelque déſert pour ſe cacher.
En chemin il rencontre un homme,

Un Manant qui, fouillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon.
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt, reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laiſſe-le; n'eſt-il pas
Créature de Dieu, comme les autres bêtes?
Il eſt a remarquer que notre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain.
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece.
Dans ſes armes il en portoit;
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celui-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au Manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva. Notre amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire:
Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire;
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bonheur & la miſere
Ne ſe diſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Atis n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit; & cette ſolitude,
Bien loin d'être un remede à ſon inquiétude,
En devint même l'aliment,
Par le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.

Il s'ennuya bientôt de ne plus voir ſa Belle.
Retournons, ſe dit-il; puiſque c'eſt notre ſort:
Atis, il t'eſt plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ſes traits.
Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoi mes ſens:
Eloigné de ſes yeux, je ne vois ni n'entends.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers, quoique durs, mais hélas, trop chéris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis;
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du ſéjour de Thétis,
Une Nymphe en habit de Reine,
Belle, majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant
Qui rêvoit alors à ſa peine.
Je veux, dit-elle, Atis, que vous ſoyez heureux:
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée,
Votre amie & votre obligée.
Vous connoiſſez ce nom fameux.
Mantoue en tient le ſien. Jadis en cette terre,
J'ai poſé la premiere pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis voit le Nil laver les fondemens.
La Parque eſt inconnue à toutes mes pareilles,

Nous opérons mille merveilles ;
Malheureuſes pourtant de ne pouvoir mourir ;
Car nous ſommes d'ailleurs capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine.
Nous devenons ſerpens un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine ?
C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit aſſommer ;
Vous me donnâtes aſſiſtance :
Atis, je veux, pour récompenſe,
Vous procurer la jouiſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne aſſurance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de tems,
Vous gagnerez par vos preſens
Argie & tous ſes ſurveillans.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde ;
A pleines mains répandez l'or ;
Vous n'en manquerez point: c'eſt pour vous le tréſor
Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Votre Belle ſçaura quel eſt notre pouvoir.
Même, pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit Chien vous m'allez voir,
Faiſant mille tours ſur l'herbette ;
Et vous, en Pélerin jouant de la muſette,
Me pourrez à ce ſon mener chez la beauté
Qui tient votre cœur enchanté.
Auſſi-tôt fait que dit : notre Amant & la Fée

Changeant de forme en un inſtant :
Le voilà Pélerin, chantant comme un Orphée,
Et Manto, petit Chien, faiſant tours & ſautant.
Ils vont au Château de la Belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux :
Le petit Chien fait rage ; auſſi fait l'amoureux ;
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & ſa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à ſon tour
Le Roi des Epagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours :
Madame en fera ſes amours ;
Car, veuille ou non ſon Maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pélerin, ſans tant tourner,
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe ;
Et voici ce qu'il lui propoſe.
Mon Chien n'eſt point à vendre, à donner encor moins ;
Il fournit à tous mes beſoins :
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa patte entre mes mains fait tomber a l'inſtant,
Au lieu de puces, des piſtoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'eſt un prodige enfin. Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoie.

Pourvu que j'aie cette joie
De coucher avec elle, une nuit ſeulement,
Favori ſera ſien dès le même moment.
La propoſition ſurprit fort la Nourrice,
Quoi Madame l'Ambaſſadrice !
Un ſimple Pélerin ! Madame à ſon chevet
Pourroit voir un bourdon ! & ſi l'on le ſçavoit !
Si cette même nuit quelque hôpital avoit
Hébergé le Chien & ſon Maître !
Mais ce Maître eſt bienfait, & beau comme le jour ;
Cela fait paſſer en amour
Quelque bourdon que ce puiſſe être.
Atis avoit changé de viſage & de traits.
On ne le connut pas ; c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoutoit : à gens de cette mine
Comment peut-on refuſer rien ?
Puis celui-ci poſſede un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne pairoit pas de tout ſon or :
Une nuit de Madame auſſi c'eſt un tréſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignit de parler bas :
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour Madame. Obligez-moi de grace
De le lui preſenter, avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence

Que je lui ſuis acquis. La Nourrice, à ces mots,
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le Pélerin & ſon propos.
Il ne s'en fallut rien qu'Argie
Ne battît ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'eſprit une telle infamie !
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis !
Hélas ! mes cruautés ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roi cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir ;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une Ambaſſadrice !
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous feriez Impératrice,
Je vous dis que ce Pélerin
A de quoi marchander, non pas une mortelle,
Mais la Déeſſe la plus belle.
Atis, votre beau Paladin,
Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer.
Eh quoi? de lui garder la foi de mariage?
Bon, jurer ! ce ſerment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait ? qui l'ira déclarer?
Qui le ſçaura ? j'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée :

Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu ? non , Madame ; il faut être
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé ſon tems & ſes appas ,
D'avec bouche qui s'eſt tenue à ne rien faire.
Donnez-vous , ne vous donnez pas ,
Ce ſera toujours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les tréſors de l'Amour ?
Pour celui qui , je crois , ne s'en ſervira guere :
Vous n'aurez pas grand'peine à fêter ſon retour.
La fauſſe Vieille ſçut tant dire ,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien , & des charmes du Sire :
Pour cela l'on les fit monter.
La Belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'Aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Notre fin Pélerin traverſa la ruelle ,
Comme un homme ayant vu d'autres gens que des Saints
Son compliment parut galant & des plus fins :
Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas , ce lui dit-elle ,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compoſtelle.
Cependant , pour la régaler ,
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On eût vu ſauter Favori
Pour la Dame & pour la Nourrice ;
Mais point du tout pour le mari.

Ce n'eſt pas tout ; il ſe ſecoue :
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pélerin de les attacher
A de certains bras dont il loue
La blancheur & le reſte. Enfin il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place,
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit ; & la nuit vint.
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras Madame Argie,
Il redevint Atis. La Dame en fut ravie.
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monſieur l'Ambaſſadeur,
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçut ; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen ?
Jeunes gens font-ils jamais rien
Que le plus aveugle ne voie ?
A quelques mois delà, le Saint Pere renvoie
Anſelme avec force Pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon Vicegérent il apprend tous les ſoins :
Bons certificats des voiſins :
Pour les valets, nul ne lui donne





D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes,
Sages perſonnes & diſcrettes ;
Il n'en put tirer ce ſecret.
Mais, comme parmi les femelles
Volontiers le Diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles ;
La Dame & la Nourrice eurent de tels débats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe venger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il fallut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou plutôt la fureur de l'Epoux put monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible ;
Ainſi je m'en tairai : on peut par les effets
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon mari malade en la Cité :
La Belle n'avoit point ſon village quitté.
L'Epoux alloit, venoit, & laiſſoit-là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ſes ordres preſſans.
La perfide a couvert mon front d'ignominie ;
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
Poignarde-la ; mais prends ton tems :
Tâche de te ſauver : voilà pour ta retraite ;
Prends cet or : ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,

Et punis cette offenſe-là ;
Quelque part que tu ſois, rien ne te manquera.
Le valet va trouver Argie,
Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit ;
Je crois que par la jupe il tire ;
Il ſe plaint, il jappe, il ſoupire,
Il en veut à chacun ; pour peu qu'on ait d'eſprit,
On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus ; & tout bas il apprit
Un tel péril à ſa Maîtreſſe :
Partez pourtant, dit-il ; on ne vous fera rien :
Repoſez-vous ſur moi ; j'en empêcherai bien
Ce valet à l'ame traîtreſſe.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui ſervoit
Souvent aux voleurs de refuge :
Le Miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoie un peu devant le train qui les ſuivoit ;
Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoît aux yeux du perſonnage :
Manto la cache en un nuage.
Le valet étonné retourne vers l'Epoux,
Lui conte le miracle ; & ſon Maître en courroux
Va lui-même a l'endroit. O prodige ! ô merveille !
Il y trouve un Palais de beauté ſans pareille.
Une heure auparavant, c'étoit un champ tout nu.
Anſelme a ſon tour éperdu,
Admire ce palais bâti, non pour des hommes,
Mais apparemment pour des Dieux :

Appartemens

Appartemens dorés, meubles très-précieux,
Jardins & bois délicieux;
On auroit peine à voir en ce ſiecle où nous ſommes
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
Toutes les portes ſont ouvertes,
Les chambres ſans hôte, & déſertes;
Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & ſemble la copie
D'un Eſope d'Ethiopie.
Notre Magiſtrat l'ayant pris
Pour le balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprends-nous à quel Dieu
Appartient un tel édifice;
Car de dire un Roi, c'eſt trop peu.
Il eſt à moi, reprit le More.
Notre Juge à ces mots ſe proſterne, & l'adore,
Lui demande pardon de ſa témérité.
Seigneur, ajouta-t-il, que votre Déité
Excuſe un peu mon ignorance.
Certes tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que je rencontre ici. Le More lui répond,
Veux-tu que je t'en faſſe un don?
De ces lieux enchantés je te rendrai le Maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux abſolu Seigneur,
Si tu me veux ſervir deux jours d'Enfant d'honneur.

Entends-tu ce langage,
Et ſçais-tu quel eſt cet uſage ?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanſon du Monarque des Dieux ?

ANSELME.

Ganimede ?

LE MORE.

Celui-là méme.
Prends que je ſois Jupin, le Monarque ſuprême;
Et que tu ſois le Jouvenceau :
Tu n'es pas tout-à-fait ſi jeune ni ſi beau.

ANSELME.

Ah ! Seigneur, vous raillez ; c'eſt choſe par trop ſûre :
Regardez la vieilleſſe, & la Magiſtrature.

LE MORE.

Moi railler ? point du tout.

ANSELME.

Seigneur.

LE MORE.

Ne veux-tu point ?

ANSELME.

Seigneur ..... Anſelme ayant examiné ce point,
Conſent à la fin au myſtere.
Maudit amour des dons, que ne fais-tu pas faire !
En Page incontinent ſon habit eſt changé ;
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chauſſe trouſſé :
La barbe ſeulement demeure au perſonnage.
L'Enfant d'honneur Anſelme avec cet équipage

Suit le More par-tout. Argie avoit oui
Le Dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,
Par ſon art métamorphoſée,
Et par ſon art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par ſon art fait un Page
Sexagénaire & grave. A la fin au paſſage
D'une chambre en une autre, Argie à ſon mari
Se montre tout d'un coup: eſt-ce Anſelme, dit-elle,
Que je vois ainſi déguiſé?
Anſelme! il ne ſe peut; mon œil s'eſt abuſé.
Le vertueux Anſelme à la ſage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'eſt lui pourtant. Oh, oh! Monſieur notre barbon,
Notre Légiſlateur, notre homme d'Ambaſſade,
Vous êtes à cet âge homme de maſcarade?
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi, vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a penſé trouver
En un fort plaiſant adultere!
Du moins n'ai-je pas pris un More pour galant:
Tout me rend excuſable; Atis, & ſon mérite
Et la qualité du preſent.
Vous verrez tout incontinent
Si femme qu'un tel don à l'amour ſollicite,
Peut réſiſter un ſeul moment.
More, devenez Chien. Tout auſſi-tôt le More
Redevient petit Chien encore.
Favori, que l'on danſe. A ces mots Favori

Danſe, & tend la pate au mari.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles;
Piſtoles tombent à foiſon.
Eh bien, qu'en dites-vous? ſont-ce choſes frivoles?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maiſon.
Puis faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa jouiſſance
A dons de cette qualité;
Sur-tout quand le donneur eſt bienfait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
En échange du Chien, l'on me vouloit moi-même;
Ce que vous poſſédez de trop, je l'ai donné;
Bien entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere?
Vraiment, vous me croiriez bien pauvre ménagere,
Si je laiſſois aller tel Chien à ce prix-là.
Sçavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà?
Le Louvre pour lequel.... mais oublions cela;
Et n'ordonnez plus qu'on me tue,
Moi qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait cheoir;
Je le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combattue.
Touchez-là mon mari; la paix; car auſſi-bien
Je vous défie, ayant ce Chien:
Le fer ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre:
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux;
Ne le ſoyez donc point; plus on veut nous contraindre,

Moins on doit s'aſſûrer de nous.
Anſelme accorda tout : qu'eût fait le pauvre Sire ?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tu,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace ; & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.
Que devint le Palais, dira quelque Critique ?
Le Palais ? que m'importe ? il devint ce qu'il put.
A moi, ces queſtions ! ſuis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier ? le Palais diſparut.
Et le Chien ? le Chien fit ce que l'amant voulut.
Mais que voulut l'amant ? Cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content ?
Favori ſe perdoit ſouvent :
Mais chez ſa premiere Maîtreſſe
Il revenoit toujours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied notre amant
L'alloit voir fort aſſidûment :
Et même en l'accommodement,
Argie à ſon Epoux fit un ſerment ſincere
De n'avoir plus aucune affaire.
L'Epoux jura de ſon côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage ;
Et qu'il vouloit être fouetté,
Si jamais on le voyoit Page.

PÂTÉ D'ANGUILLE.

MÊME beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie & ſoule à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Cette Maîtreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux ; pourquoi cela ?
C'eſt qu'elle eſt neuve ; & celle-là
Qui depuis long-tems m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſa d'émotion.
Son cœur dit oui ; le mien dit non ;
D'où vient ? en voici la raiſon ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on déguiſe,
Suivant la loi de ce dicton ;
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
CE fut celle auſſi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il ſe trouva bientôt guéri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen, & la poſſeſſion
Eteignirent ſa paſſion.
Un ſien valet avoit pour femme
Un petit bec aſſez mignon :



Le Maître, étant bon compagnon,
Eut bientôt empaumé la Dame.
Cela ne plut pas au valet
Qui, les ayant pris ſur le fait,
Vendiqua ſon bien de couchette,
A ſa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc.....
Bien ſot de faire un bruit ſi grand
Pour une choſe ſi commune;
Dieu nous gard de plus grand' fortune!
Il fit à ſon Maître un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne;
Ce n'eſt pas trop; Dieu & raiſon
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous, je ſuis ſans chrétienne?
Vous-en avez à la maiſon
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine:
C'eſt pour ma femme trop d'honneur;
Il ne lui faut ſi gros Monſieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs;
Je m'en rapporte aux connoiſſeurs;
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puiſqu'on ne ſçauroit défaire

Ce qui s'eſt fait ; je voudrois bien,
(Ceci ſoit dit ſans vous déplaire)
Que, content de votre ordinaire,
Vous ne goûtaſſiez pas du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non ſur ce diſcours ;
Et commanda que tous les jours
On mit au repas, près du Sire,
Un Pâté d'Anguille ; ce mets
Lui chatouilloit fort le Palais.
Avec un appetit extrême
Une & deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troiſieme,
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :
Monſieur, dit-on, nous le commande :
Tenez-vous-en à ce mets-là :
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà ſou, reprit le Sire.
Et quoi toujours Pâtés au bec !
Pas une Anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerois mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre :
Pain de par Dieu, ou de par l'autre :
Au Diable ces Pâtés maudits ;
Ils me ſuivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.

Le Maître accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté
Vous ſoyez ſi-tôt dégoûté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit votre grand ragoût?
Il faut qu'en peu de tems beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez, lors que je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant?
Mon doux ami, je vous apprend
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains appétits,
De changer ſon pain blanc en bis:
Diverſité, c'eſt ma deviſe.
Quand le Maître eut ainſi parlé,
Le valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là-deſſus:
Car après tout doit-il ſuffire
D'alléguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change; à la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez,
S'il ſe peut, les intéreſſés:
Cette voie eſt bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vrai,

Je crois que l'amateur du change
De ce conſeil tenta l'eſſai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorés uſant toujours :
Mots dorés font tout en amours.
C'eſt une maxime conſtante :
Chacun ſçait quelle eſt mon entente ;
J'ai rebattu cent & cent fois
Ceci, dans cent & cent endroits ;
Mais la choſe eſt ſi néceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire
Et redirai juſques au bout,
Mots dorés en amour font tout.
Ils perſuadent la donzelle,
Son petit chien, ſa demoiſelle,
Son Epoux quelquefois auſſi.
C'eſt le ſeul qu'il falloit ici
Perſuader ; il n'avoit l'ame
Sourde à cette éloquence ; & dame,
Les Orateurs du tems jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Notre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il ſuivit la mode
De ſon Maître, & toujours depuis
Changea d'objets en ſes déduits.
Il n'étoit bruit que d'aventures
Du Chrétien & de créatures.
Les plus nouvelles, ſans manquer,
Etoient pour lui les plus gentilles ;

Par où le drôle en put croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nymphes, grisettes, ce qu'il put.
Toutes étoient de bonne prise;
Et sur ce point, tant qu'il vécut,
Diversité fut sa devise.



LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de libéralité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bientôt emporté ;
Rocher fût-il ; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bienfait, qu'on ait quelque talent
Que les cordons de la bourſe ne tiennent ;
Je vous le dis, la place eſt au galant.
On la prend bien quelquefois ſans ces choſes.
Bon fait avoir néanmoins quelques doſes
D'entendement, & n'être pas un ſot :
Quant à l'Avare, on le hait : le Magot
A grand beſoin de bonne Rhétorique :
La meilleure eſt celle du Libéral.
UN Florentin, nommé le Magnifique,
La poſſédoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna ; bien l'avoit mérité :
Son train de vivre, & ſon honnêteté,
Ses dons ſur-tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel ; propre ; bienfait, bien mis,
L'eſprit galant, & l'air des plus polis.
Il ſe piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle :
Elle excitoit doublement le deſir :

Tome 1. Page 154.



28

Rien n'y manquoit, la gloire & le plaisir
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux ; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu jouiroit
D'une Philis. Cet homme la veilloit
De tous ses yeux : s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce soin occupés :
Amour le rend, quand il veut, inutile ;
Ces Argus-là sont fort souvent trompés.
Aldobrandin ne croyoit pas possible
Qu'il le fût onc ; il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort sensible
A l'intérêt, aimoit fort les presens.
Son concurrent n'avoit encor sçu dire
Le moindre mot à l'objet de ses vœux :
On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martyre ;
(Car c'est toujours une même chanson) ;
Si l'on l'eût sçu, qu'eût-on fait ? que fait-on ?
Jà n'est besoin qu'au lecteur je le die.
Pour revenir à notre pauvre amant,
Il n'avoit sçu dire un mot seulement
Au Médecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas :
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entr'ouir la voix de sa Maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.

Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit notre aſſiégeant.
Je penſe avoir déjà dit, ce me ſemble,
Qu'Aldobrandin homme à preſens étoit,
Non qu'il en fit, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faiſoit grand cas:
Il l'appelloit, à cauſe de ſon pas,
La haquenée. Aldobrandin le loue:
Ce fut aſſez; notre amant propoſa
De le troquer; l'Epoux s'en excuſa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avoue
Qu'il me plaît fort; mais à de tels marchés
Je perds toujours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit; eh bien, faiſons mieux; ne troquez;
Mais pour le prix du cheval, permettez
Que, vous preſent, j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure ſans plus.
Aldobrandin, l'arrêtant là-deſſus;
J'en ſuis d'avis; je livrerai ma femme?
Ma foi, mon cher, gardez votre cheval.
Quoi, vous preſent? Moi preſent. Et quel mal
Encore un coup peut-il, en la preſence
D'un mari fin comme vous, arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver:

Et raiſonnant en ſoi ; quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet, moi preſent ?
C'eſt marché ſûr ; il eſt fol à ſon dam ;
Que prétend-il ? pour plus grande aſſûrance,
Sans qu'il le ſçache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'Epoux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit notre amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore :
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre voit celle-là qu'il adore,
Il ſe croit être en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſalle
Ils ſe vont ſeoir. Notre galant n'étale
Un long narré ; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le tems à ſouhait,
Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner ; il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Votre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flamme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu : mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en ſix mois,

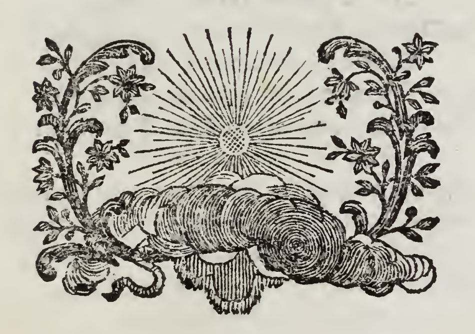
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'eſt pas-là tout.
Froid eſt l'amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſottiſe en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez ? pas un mot ! qu'eſt-cela ?
Renvoirez-vous de la ſorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il eſt vrai, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre, alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois ; c'eſt une tricherie
De votre Epoux : il m'a joué ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune répartie
Soit du marché : mais j'y ſçais un ſecret.
Rien n'y fera pour le ſûr ſa défenſe.
Je ſçaurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil, par ſon langage doux,
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci : Ne croyez pas, Monſieur,
Que la nature ait compoſé mon cœur
De marbre dur. Vos fréquentes paſſades,
Joûtes, tournois, deviſes, ſérénades,
M'ont avant vous déclaré votre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offenſée ;
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, & me ſentis bleſſée
Du même trait, mais que nous ſert ceci ?
Ce qu'il nous ſert ? je m'en vais vous le dire :
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun Martyre ;

De

De votre Epoux nous venger & nous rire;
Bref le payer du ſoin qu'il prend ici ;
De ces fruits-là le dernier n'eſt le pire.
Votre jardin viendra comme de cire:
Deſcendez-y ; ne doutez du ſuccès :
Votre mari ne ſe tiendra jamais
Qu'à ſa maiſon des champs , je vous l'aſſure,
Tantôt il n'aille éprouver ſa monture.
Vos Douagnas en leur premier ſommeil,
Vous deſcendrez , ſans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée
Sur votre dos , & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle eſt préparée.
Je monterai par la cour du voiſin ;
Je l'ai gagné : la rue eſt trop publique
Ne craignez rien. Ah ! mon cher Magnifique ,
Que je vous aime ! & que je vous ſçais gré
De ce deſſein ! venez , je deſcendrai.
C'eſt vous qui parle ; & plût au Ciel , Madame ,
Qu'on vous oſât embraſſer les genoux !
Mon Magnifique , à tantôt , votre flamme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'amant la quitte , & feint d'être en courroux ;
Puis , tout grondant : vous me la donnez bonne,
Aldobrandin ; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque perſonne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez chevaux à ce prix-là ,
Vous les devez prendre ſur ma parole.

Le mien hennit du moins ; mais cette idole
Eſt proprement un fort joli poiſſon.
Or ſus, j'en tiens, ce m'eſt une leçon.
Quiconque veut le reſte du quart d'heure
N'a qu'à parler ; j'en ferai juſte prix.
Aldobrandin rit ſi fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs eſprits
Mettent toujours quelque haute entrepriſe.
Notre féal, vous lâchez trop tôt priſe :
Avec le tems on en viendroit à bout.
J'y tiendrai l'œil ; car ce n'eſt pas-là tout ;
Nous y ſçavons encor quelque rubrique :
Et cependant Monſieur le Magnifique,
La haquenée eſt nettement à nous :
Plus ne fera de dépenſe chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaiſe,
Vous me verrez deſſus fort à mon aiſe
Dans le chemin de ma maiſon des champs.
Il n'y manqua, ſur le ſoir ; & nos gens
Au rendez-vous tout auſſi peu manquerent.
Dire comment les choſes s'y paſſerent,
C'eſt un détail trop long : Lecteur prudent,
Je m'en remets à ton bon jugement.
La Dame étoit jeune, fringante & belle,
L'amant bienfait, & tous deux fort épris.
Trois rendez-vous coup ſur coup furent pris ;
Moins n'en valoit ſi gentille femelle.
Aucun péril, nul mauvais accident,
Bons dormitifs en or comme en argent

Aux Douagnas, & bonne ſentinelle.
Un pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos ; Meſſire Aldobrandin
Ne l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Concluſion, qu'il prit en cocuage
Tous ſes dégrés : un ſeul ne lui manqua ;
Tant ſçut jouer ſon jeu la haquenée :
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver ; aux champs il demeura
Trois jours entiers, ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux ;
Car ils ont femme, & n'ont cheval ni mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.



LA MATRONE

D'EPHESE.

S'IL eſt un conte uſé, commun, & rebatu,
C'eſt celui qu'en ces vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu ?
Qui t'engage à cette entrepriſe ?
N'a-t-elle point déjà produit aſſez d'écrits ?
Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos eſprits ?
Sans répondre aux cenſeurs, car c'eſt choſe infinie,
Voyons ſi dans mes vers je l'aurai rajeunie.
DANS Epheſe il fut autrefois
Une Dame en ſageſſe & vertus ſans égale,
Et ſelon la commune voix,
Ayant ſçu rafiner ſur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de ſa chaſteté :
On l'alloit voir par rareté :
C'étoit l'honneur du ſexe : heureuſe ſa patrie !
Chaque mere à ſa bru l'alléguoit pour patron ;
Chaque Epoux la prônoit à ſa femme chérie :
D'elle deſcendent ceux de la Prudoterie,
Antique & célebre maiſon.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut ; de dire comment,
Ce ſeroit un détail frivole ;



29



Il mourut, & ſon teſtament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient conſolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte Veuve pourtant fait la déchévelée,
Qui n'abandonne pas le ſoin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ſes cris mettoit tout en allarme;
Celle-ci faiſoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs.
Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs,
De quelque déſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toujours moins forte que la plainte,
(Toujours un peu de faſte entre parmi les pleurs)
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée,
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excès:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant pas jouir de la clarté
Que ſon Epoux avoit perdue,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcendue.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié:
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une Eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie:
Prête, je m'entends bien; c'eſt-à-dire, en un mot,
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.

L'Esclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimoient, & cette passion
Etoit crûe avec l'âge au cœur des deux femelles :
Le monde entier à peine eût fourni deux modeles
D'une telle inclination.
Comme l'Esclave avoit plus de sens que la Dame,
Elle laissa passer les premiers mouvemens ;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs sentimens.
Aux consolations la Veuve inaccessible,
S'appliquoit seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux :
Le fer auroit été le plus court & le mieux ;
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermoit la biere,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre Veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe & deux sans d'autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquens hélas,
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le sort, & toute la nature.
Enfin sa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre Mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment ;

Car il n'avoit pour monument
Que le deſſous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit-là laiſſé.
Un Soldat bien récompenſé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par ordonnance.
Que, ſi d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le Soldat nonchalant, endormi
Rempliroit auſſi-tôt ſa place.
C'étoit trop de ſévérité ;
Mais la publique utilité
Défendoit que l'on fît au Garde aucune grace.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triſte muſique,
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique.
Occupé à ſes pleurs, à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles ;
Le Mort pour elle y répondit :
Cet objet, ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajouta la Suivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,

Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie
La Dame cette fois eut de l'attention ;
Et déjà l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie :
Le tems avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le Soldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement ;
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femelles :
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé ;
Ce qu'il fit ; & l'Eſclave eut le cœur fort tenté
De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu :
Qu'importe à votre Epoux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous ſuivre,
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non, Madame ; il voudroit achever ſa carriere.
La nôtre ſera longue encor, ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biere ?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt. Qui nous preſſe? attendons.
Quant à moi, je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts ?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée ?
Tantôt en voyant les tréſors
Dont le ciel prit plaiſir d'orner votre viſage,

Je diſois, hélas ! c'eſt dommage ;
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela,
A ce diſcours flatteur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit ſon tems : il tira
Deux traits de ſon carquois ; de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif ; l'autre effleura la Dame :
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auroient bien pu l'aimer, & même étant leur femme.
Le Garde en fut épris : les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ſes charmes,
Tout y fit. Une Belle, alors qu'elle eſt en larmes,
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc notre Veuve écoutant la louange,
Poiſon qui de l'amour eſt le premier dégré ;
La voilà qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne : il fait tant qu'elle mange ;
Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par dégrés, comme l'on peut penſer :
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer ;
Je ne le trouve pas étrange.
Elle écoute un amant, elle en fait un mari ;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant chéri.
Pendant cet hyménée, un voleur ſe haſarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du Garde.
Il en entend le bruit ; il y court à grands pas ;
Mais en vain, la choſe étoit faite.

Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'Eſclave alors lui dit, le voyant éperdu :
L'on vous a pris votre pendu ?
Les loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace ?
Si Madame y conſent, j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles !
La femme eſt toujours femme. Il en eſt qui ſont belles ;
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fidelles,
Elles auroient aſſez d'appas.
Prudes, vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Eſt de réſiſter aux amorces ;
La notre eſt bonne auſſi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaiſe au bon Pétrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette Veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre ; & tout conſidéré,
Mieux vaut Goujat debout, qu'Empereur enterré.



BELPHÉGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE

DE CHAMMELAY.

DE votre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers vers que ma Muſe a polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,
Aller ſi loin que notre los franchiſſe
La nuit des tems : nous la ſçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire ;
Vous régnerez long-tems dans la mémoire,
Après avoir régné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Repreſentant ou Phedre, ou Bérénice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur ?
Eſt-il quelqu'un que votre voix n'enchante ?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante ;
Une autre enfin allant ſi droit au cœur ?
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait ;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,

Ce ſeroit trop ; je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere ;
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé ;
Mais en aimant qui ne veut être aimé ?
Par des tranſports n'eſpérant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami ;
De ceux qui ſont amans plus d'à demi :
Et plût au ſort que j'euſſe pu mieux faire !
Ceci ſoit dit : venons à notre affaire.
Un jour Satan, Monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revue.
Là confondus tous les états divers,
Princes & Rois, & la tourbe menue,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame :
Qui t'a jettée en l'éternelle flamme ?
L'une diſoit, hélas ! c'eſt mon mari ;
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire :
Si ces gens-ci diſent la vérité,
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le vérifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque Démon plein d'art & de prudence,
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,

Y joigne auſſi ſa propre expérience.
Le Prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir Sénat ſuivit tout d'une voix.
De Belphégor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vue, & qu'en lieux différens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,
Bref ce qui ſuit notre condition,
Fut une annexe à ſa légation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie;
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain tems:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit;
Il n'en mit guere; un moment y conduit.
Notre Démon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe.
Même il la crut propre pour le trafic.
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,

Il se logea, meubla, comme un riche homme:
Grosse maison, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours sur la somme
Qu'il ne devoit consumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtés
Gens à ses frais, soit pour ses voluptés,
Soit pour le faste & la magnificence.
L'un des plaisirs où plus il dépensa
Fut la louange: Apollon l'encensa;
Car il est Maître en l'art de flatterie.
Diable n'eut onc tant d'honneur en sa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'Amour lançoit: il n'étoit point de Belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits
Pour le gagner, tant sauvage fût-elle:
Car de trouver une seule rebelle,
Ce n'est la mode à gens de qui la main
Par les presens s'applanit tout chemin.
C'est un ressort en tous desseins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'univers, que l'argent & que l'or.
Notre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux différens;
L'un, des Epoux satisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphégor il ne restoit enfin

Que d'éprouver la chose par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle, & bien faite, & peu d'autres trésors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus, que de quelque vertu
Un tel orgueil paroissoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honesta,
C'étoit son nom, avoit eu jusques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic préférer,
Et demandoit tems pour délibérer.
On en convient. Le poursuivant s'applique
A gagner celle où ses vœux s'adressoient.
Fêtes & bals, sérénades, musique,
Cadeaux, festins, bien fort appétissoient,
Altéroient fort le fonds de l'ambassade.
Il n'y plaint rien, en use en grand Seigneur,
S'épuise en dons. L'autre se persuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Conclusion, qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honesta.
Auparavant le Notaire y passa:
Dont Belphégor se moquant en son ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raison: ôtez d'entre les hommes
La simple foi, le meilleur est ôté.

Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procès en prenant le revers.
Les ſi, les car, les contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'univers:
N'eſpérons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnités & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'Hymen Amour n'ait des débats;
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout; le reſte eſt inutile:
Qu'ainſi ne ſoit: voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les amans tout plaît, tout eſt parfait;
Chez les Epoux tout ennuye, & tout laſſe.
Le devoir nuit: chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? Après mûr examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,
Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.
Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eut amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel démon:
Toujours débats, toujours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un dégré ſuprême.
Le bruit fut tel que Madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple Bourgeoiſe,

Ce diſoit-elle : un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang !
Méritoit-il femme ſi vertueuſe ?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe :
J'en ai regret ; & ſi je faiſois bien...
Il n'eſt pas ſûr qu'Honeſta ne fît rien.
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'hiſtoire ;
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu ; la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hiver ; d'entre-tems ; bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regretter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La parenté de Madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere, & la mere,
Et la grand'ſœur, avec le petit frere ;
De ſes deniers mariant la grand'ſœur,
Et du petit payant le Précepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruine, infaillible accident ;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant ? qu'eſt-ce que cette choſe ?
Je définis cet être ; un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble ;
Et plus le bien de ſon Maître va mal,
Plus le ſien croît ; plus ſon profit redouble ;

Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit :
Donc par raiſon bien & dûment déduite,
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devînt l'Intendant à ſon tour;
Car regagnant ce qu'il eut étant Maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A notre Epoux; ainſi tout alla mal.
Ses Agents tels que la plupart des nôtres,
En abuſoient : il perdit un Vaiſſeau,
Et vit aller le Commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal ſervi par les autres.
Il emprunta : quand ce vint à payer,
Et qu'à ſa porte il vit le Créancier,
Force lui fut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Mathéo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses Créanciers & ſa Femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit remede que d'entrer

Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon : iroit-on là le prendre ?
Dame Honesta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de se bien gouverner ?
Chose ennuyeuse, & qu'il est las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il sortiroit,
Si-tôt que lui Mathéo l'en prieroit ;
Trois fois sans plus, & ce pour récompense
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout aussi-tôt l'Ambassadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le sien, ouvrage fantastique,
Devint alors, l'Histoire n'en dit rien.
Son coup d'essai fut une fille unique
Où le galant se trouvoit assez bien ;
Mais Mathéo, moyennant grosse somme,
L'en fit sortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples. Il se transporte à Rome ;
Saisit un corps : Mathéo l'en bannit,
Le chasse encore : autre somme nouvelle.
Trois fois enfin, toujours d'un corps femelle,
Remarquez bien, notre Diable sortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du Sexe, espoir de sa famille,
Maint jeune Prince étoit son poursuivant.
Là d'Honesta Belphégor se sauvant,
On ne le put tirer de cet asyle.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un Manant qui chassoit les Esprits.

Cent mille écus d'abord lui sont promis.
Bien affligé de manquer cette somme,
(Car les trois fois l'empêchoient d'espérer
Que Belphégor se laissât conjurer),
Il la refuse ; il se dit un pauvre homme,
Pauvre pécheur qui, sans sçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hasard seulement,
De quelques corps a chassé quelque Diable,
Apparemment chétif & misérable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire ; on le force ; on l'amene ;
On le menace ; on lui dit que sous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que sa puissance
Se manifeste avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en presence
Notre Démon & son Conjurateur.
D'un tel combat le Prince est spectateur.
Chacun y court : n'est fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté sont le gibet & la hart,
Cent mille écus bien comptés d'autre part.
Mathéo tremble, & lorgne la finance.
L'Esprit malin, voyant sa contenance,
Rioit sous cape, alléguoit les trois fois ;
Dont Mathéo suoit dans son harnois,
Pressoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain : plus il est en allarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit

Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & mene à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Néceſſité lui ſuggéra ce tour :
Il dit tout bas qu'on battît le tambour ;
Ce qui fut fait ; de quoi l'Eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda :
Pourquoi ce bruit ? Coquin, qu'entends-je là ?
L'autre répond : C'eſt Madame Honeſta
Qui vous reclame, & va par tout le monde
Cherchant l'Epoux que le ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fond des enfers, & conta
Tout le ſuccès qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Dame auſſi dru qu'aucuns autres états.
Votre Grandeur voit tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluie,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie :
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne ;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin ;
Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en votre couronne.
Satan le crut : il fut récompenſé ;
Encor qu'il eût ſon retour avancé ;
Car qu'eût-il fait ? ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toujours le même, & toujours ſur un ton,

Il fût contraint d'enfiler la venelle :
Dans les enfers encore en change-t-on ;
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétends-je inférer ?
Premiérement, je ne ſçais pire choſe,
Que de changer ſon logis en priſon :
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Votre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſta, s'il ſe peut ;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.





LA CLOCHETTE.

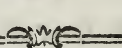
Conte.

O Combien l'homme eſt inconſtant, divers,
Foible, léger, tenant mal ſa parole !
J'avois juré, même en aſſez beaux vers,
De renoncer à tout Conte frivole.
Et quand juré ? c'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe
Pour les cerveaux qui hantent les neufs Sœurs ;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'aſſez de douceurs,
Mais d'être ſûrs, ce n'eſt-là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point ;
Et ſuppoſé que quant à la matiere
J'euſſe failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme ? en tout cas
Voyons ceci. Vous ſçaurez que n'aguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier,
(Interprétez ce mot à votre guiſe :
L'uſage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe griſe ;
Ores ce ſont ſuppôts de Sainte Egliſe)
Le nôtre ſoit ſans plus un jouvenceau
Qui dans les prés, ſur le bord d'un Ruiſſeau,

Vous cajoloit la jeune Bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nuds, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une Clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Notre galant vous lorgne une fillette,
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y ſoit inhabile;
Même les loix ont avancé ce tems;
Les loix ſongeoient aux perſonnes de ville,
Bien que l'amour ſemble né pour les champs,
Le Bachelier déploya ſa ſcience.
Ce fut en vain; le peu d'expérience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois, firent que la bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Répondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'amant? croyant tout artifice
Libre en amours; ſur le coi de la nuit,
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la Belle,
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vit qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu ſçait la vie; elle tance Iſabeau;
Vous la renvoie; & la jeune pucelle

S'en va pleurant, & demande aux Echos
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la Clochette;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fond d'un bois ſe laiſſa détourner,
Jugez, Lecteur, quelle fut ſa ſurpriſe,
Quand elle ouit la voix de ſon amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours, la fille toute en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentés.
Nul n'accourut. O Belles, évitez
Le fond des bois, & leur vaſte ſilence.





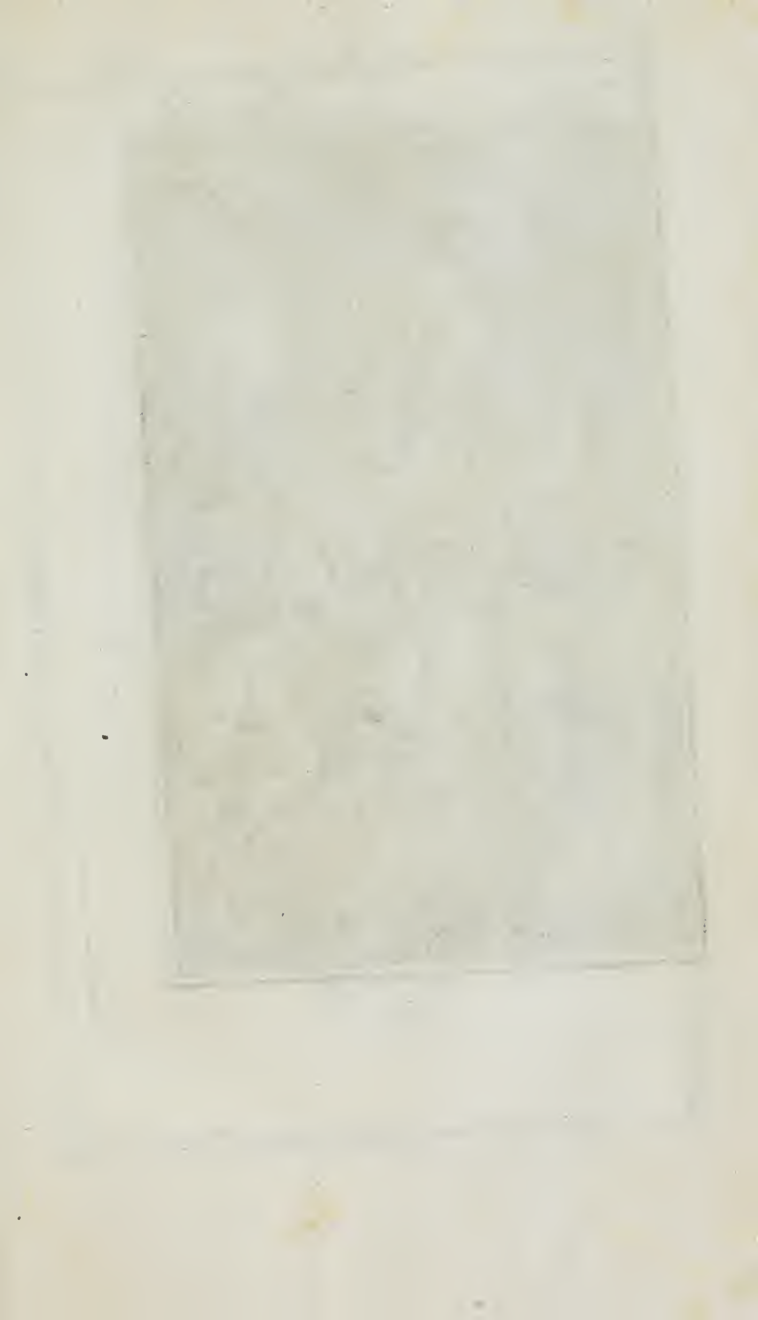
LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athénée.

A Son ſouper un Glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un eſturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe ; il creve ; on y court :
On lui donne maints clyſteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.
Mes amis, dit le Goulu,
M'y voilà tout réſolu ;
Et puiſqu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout-à-l'heure
Le reſte de mon poiſſon.







Tome 1. Page 184.



33

LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades
Jeunes, bienfaits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le tems venu que cet objet charmant
Put pratiquer les leçons de sa mere;
Chacun des deux en voulut être amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne sçauriez faire,
Que cet enfant ne soit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il est à vous, compere:
Je prends sur moi le hasard du péché.



LE JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne put onc découvrir le vrai point ;
Tant lui sembloit que fùt obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur ;
Du doigt les serre : il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.
La Cour s'en plaint, & le Juge repart :
Ne me blâmez, Messieurs, pour cet égard ;
De nouveauté dans mon fait il n'est maille :
Maint d'entre vous souvent juge au hasard ;
Sans que, pour ce, tire à la courte-paille.







ALIX MALADE.

ALIX malade, & se sentant presser;
Quelqu'un lui dit, il faut se confesser :
Voulez-vous pas mettre en repos votre ame ?
Oui, je le veux, lui répondit la Dame :
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Messager y court en diligence;
Sonne au Couvent de toute sa puissance.
Qui venez-vous demander, lui dit-on ?
C'est Pere André, celui qui d'ordinaire
Entend Alix dans sa confession :
Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André, le Confesseur d'Alix ?
Il est bien loin : hélas! le pauvre Pere
Depuis dix ans confesse en Paradis.



LE BAISER RENDU.

GUILLOT paſſoit avec ſa Mariée.
Un Gentilhomme à ſon gré la trouvant,
Qui t'a, dit-il, donné telle Epouſée?
Que je la baiſe à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'inſtant;
Elle eſt, Monſieur, fort à votre ſervice.
Le Monſieur donc fait alors ſon office,
En appuyant, Perronelle en rougit.
Huit jours après, ce Gentilhomme prit
Femme à ſon tour: à Guillot il permit
Même faveur. Guillot tout plein de zèle,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidèle,
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronelle,
Il n'ait encore avec elle couché.





Tome 1. Page 188.



SŒUR JEANNE.

SŒUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille,
Toujours étoit en Oraiſon ;
Et toujours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbeſſe leur dit :
Vivez comme Sœur Jeanne vit ;
Fuyez le monde & ſa ſéquelle.
Toutes reprirent à l'inſtant ;
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant.



IMITATION
D'ANACRÉON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vu cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement, mets des Lys & des Roses ;
Après cela, des Amours & des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Venus tu peux faire une Iris ;
Nul ne sçauroit découvrir le mystere ;
Traits si pareils jamais ne se sont vus :
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire une Venus.



AUTRE







34

AUTRE IMITATION
D'ANACRÉON.

J'ÉTOIS couché mollement,
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il; je suis nu.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu;
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'essuie.
J'allume aussi-tôt du feu.
Il regarde si la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts;
Les réchauffe; & dans moi-même
Je dis: pourquoi craindre tant?

Que peut-il ? c'eſt un enfant:
Ma couardiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi:
Que ſeroit-ce ſi chez moi
J'avois reçu Poliphême ?
L'enfant d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les pieces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah ! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon:
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon.
Amour fit une gambade;
Et le petit ſcélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état;
Mais ton cœur eſt bien malade.



DISSERTATION
SUR
LA JOCONDE.

*A Monsieur B***.*

Monsieur,

Votre gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle votre ami ſoutient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne ; mais cela ne m'a point du tout ſurpris. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans ouvrages ont trouvé de ſinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun, il n'eſt pas que vous n'ayez oui parler du goût bizarre de cet Empereur, qui préféra les écrits d'un je ne ſçais quel Poëte, aux ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes enſemble, pendant près de vingt ſiecles, euſſent eu le ſens commun. Le ſentiment de votre ami a quelque choſe d'auſſi monſtrueux: Et certainement, quand je ſonge à la chaleur avec laquelle il va, le livre à la

N 2

main, défendre la Joconde de M. Bouillon; il me ſemble voir Marfiſe dans l'Arioſte (puiſqu'Arioſte y a) qui veut faire confeſſer à tous les Chevaliers errans, que cette Vieille qu'elle a en croupe eſt un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en ſoit, s'il n'y prend garde, ſon opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais paſſe-tems qu'il y ait pour lui à perdre cent piſtoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de ſa réputation dans l'eſprit des habiles gens.

Il a raiſon de dire qu'il n'y a point de comparaiſon entre les deux ouvrages dont vous êtes en diſpute; puiſqu'il n'y a point de comparaiſon entre un conte plaiſant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction ſeche & triſte. Voilà en effet la proportion qui eſt entre ces deux ouvrages. M. de la Fontaine a pris à la vérité ſon ſujet d'Arioſte; mais en même-tems il s'eſt rendu maître de ſa matiere: ce n'eſt point une copie qu'il ait tirée un trait après l'autre ſur l'original; c'eſt un original qu'il a formé ſur l'idée qu'Arioſte lui a fournie. C'eſt ainſi que Virgile a imité Homere; Térence, Ménandre; & le Taſſe, Virgile. Au contraire on peut dire de M. B... que c'eſt un valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre: c'eſt un Traducteur maigre & décharné: les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſeches entre ſes

mains ; & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voila, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux Pieces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoutiens que non-ſeulement la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire ſans doute ; & je vois bien que par-là je vais m'attirer ſur les bras tous les Amateurs de ce Poëte. C'eſt pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premiérement donc je ne vois pas par quelle licence poétique Arioſte a pu dans un Poëme Héroïque & ſérieux, méler une fable & un conte de vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſçais bien*, dit un Poëte, grand critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres ; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination, & qu'il ne faut pas toujours les reſſerrer dans les bornes de la raiſon étroite & rigoureuſe ; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'eſt pas à dire toutefois qu'il leur ſoit permis pour cela de confondre toutes choſes, de renfermer dans un même corps mille eſpeces dif-*

férentes, auſſi confuſes que les rêveries d'un malade, de mêler enſemble des choſes incompatibles, d'accoupler les oiſeaux avec les ſerpens, les tigres avec les agneaux. Comme vous voyez, Monſieur, ce Poëte avoit fait le procès à Arioſte plus de mille ans avant qu'Arioſte eût écrit. En effet ce corps compoſé de mille eſpeces différentes, n'eſt-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux ? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus héroïque, que certains endroits de ce Poëme ? qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon, que d'autres ? Et ſans chercher ſi loin, peut-on rien voir de moins ſérieux que l'Hiſtoire de Joconde & d'Aſtolfe ? Les Aventures de Buſcon & de Lazarille ont-elles quelque choſe de plus extravagant ? Sans mentir, une telle baſſeſſe eſt bien éloignée du goût de l'Antiquité ; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu ! ſi à la deſcente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un hôtelier l'hiſtoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mere l'Oie : Je dis les contes de ma Mere l'Oie, car l'Hiſtoire de Joconde n'eſt guere d'un autre rang. Que ſi Homere a été blâmé dans ſon Odiſſée (qui eſt pourtant un ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Ariſtote) ſi, dis-je, il a été repris par de fort habiles critiques, pour avoir mêlé dans cet Ouvrage l'Hiſtoire des Compagnons d'Uliſſe changés en pourceaux, comme étant indigne de

la Majeſté de ſon ſujet ; que diroient ces critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme héroïque ? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçu, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'art ni de regles ? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette hiſtoire en elle-même. Sans mentir, j'ai de la peine à ſouffrir le Sérieux avec lequel Arioſte écrit un Conte ſi bouffon. Vous diriez que non-ſeulement c'eſt une hiſtoire très-véritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-héroïque qu'il va raconter : Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Re de' Longobardi, quello
A cui laſcio il fratel monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plutôt ne ſe ſoucioit pas du précepte de ſon Horace.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon , & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtyle bas , auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule , que de raconter une hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux ; à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprès , pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde , eſt de s'énoncer d'une telle maniere , que vous faſſiez concevoir au Lecteur , que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe décevoir , & ne ſonge qu'a rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe joue & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi véritable qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon , & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer , à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte comique , pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étendue : *Il poſſédoit* , dit ce Poëte , *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epitre de Lacédémonien.* Y a-t-il rien , ajoute un ancien Rhéteur , de plus abſurde que cette penſée ? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vrai-ſemblable , parce qu'elle touche la paſſion , je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines let-

tres de Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention eſt abſurde d'elle-même, mais dont il a caché les abſurdités par l'enjouement de ſa narration, & par la maniere plaiſante dont il dit toutes choſes ? C'eſt ce que M. de la Fontaine a obſervé dans ſa Nouvelle : il a cru que dans un conte, comme celui de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement. Il rapporte à la vérité des aventures extravagantes, mais il les donne pour telles. Par-tout il rit & il joue ; & ſi le lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vrai-ſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte les appuyer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même ; mais il s'en ſauve en riant, & en ſe jouant du lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortiùs & meliùs magnas plerumque ſecat res.

Ainſi lorſque Joconde, par exemple, trouve ſa femme couchée entre les bras d'un valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce valet ; comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela ? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa femme.

Mà da l'amor che porta, al ſuo diſpetto,
A l'ingrata moglie, li fù interdetto.

Voilà, ſans mentir, un amant bien parfait; & Céladon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plutôt-là une raiſon, non-ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa femme, ſon valet & ſoi-même; puiſqu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'une extrême amour. Et certainement ſi les hommes les plus ſages & les plus modérés ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excès pour des ſujets fort legers; que devoit faire un jeune homme, comme Joconde, dans les premiers accès d'une jalouſie auſſi-bien fondée que la ſienne? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris? M. de la Fontaine a bien vu l'abſurdité qui s'enſuivoit delà; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour romaneſque & extravagant; cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes aventures amoureuſes. Il l'a donc repreſenté ſeulement, comme un homme perſuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa femme. Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette femme, il peut

fort bien par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe M. de la Fontaine, n'en rien témoigner, puiſqu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient : dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde :
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point néceſſaire, puiſque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoutez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcrétement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint M. de la Fontaine, n'a

rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comédies. Arioſte n'a pas mieux réuſſi dans cet autre endroit où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de ſa femme avec le plus laid monſtre de ſa Cour. Il n'eſt pas vraiſemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioſte pour fonder cela ? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce ſecret au Roi, le fit jurer ſur le ſaint Sacrement, ou ſur l'*Agnus Dei*, ce ſont ſes termes, qu'il ne s'en reſſentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable ? Et le ſaint Sacrement n'eſt-il pas-là bien placé ? Il n'y a que la licence Italienne qui puiſſe mettre une ſemblable impertinence à couvert, & de pareilles ſottiſes ne ſe ſouffrent point en latin ni en françois. Mais comment eſt-ce qu'Arioſte ſauvera toutes les autres abſurdités qui s'enſuivent delà ? Où eſt-ce que Joconde trouve ſi vîte une Hoſtie ſacrée, pour faire jurer le Roi ? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainſi legérement à un ſimple Gentilhomme, par un ſerment ſi exécrable ? Avouons que M. de la Fontaine s'eſt bien plus ſagement tiré de ce pas par la plaiſanterie de Joconde, qui propoſe au Roi pour le conſoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Céſars, qui avoient ſouffert un ſemblable malheur avec une conſtance toute héroïque, & peut-on en ſortir plus agréablement, qu'il fait par ces vers ?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En véritable homme de Cour.

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui seul que tout le sérieux de l'Arioste? Ce n'est pas pourtant qu'Arioste n'ait cherché le plaisant autant qu'il a pu, & on peut dire de lui ce que Quintilien disoit de Demosthene: *Non displicuisse illi jocos, sed non contigisse*; Qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de son style il tombe dans des bassesses à peine dignes du burlesque. En effet, qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue généalogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçut de sa femme en partant? Cette raillerie contre la Religion n'est-elle pas bien en son lieu? Que peut-on voir de plus sale que cette Métaphore ennuyeuse, prise de l'exercice des chevaux, de laquelle Astolfe & Joconde se servent pour se reprocher l'un à l'autre leur paillardise? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque, qu'il emploie à propos du retour de Joconde à Rome? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor si fosse tolto
Per gire à Roma, e gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une semblable sottise

dans toute ſa Piece, trouveroit-il grace auprès de ſes cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon ouvrage, quelques beautés qu'il eût eu d'ailleurs ? mais certes il ne falloit pas appréhender cela de lui. Un homme formé, comme je vois bien qu'il l'eſt, au goût de Térence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel ; & ce que j'eſtime ſur-tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable, qui a été tant eſtimée dans les Ecrits d'Horace & de Térence, à laquelle ils ſe ſont étudiés particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs vers, comme a fait M. de la Fontaine en beaucoup d'endroits. En effet, c'eſt ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribue à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes favoris. En voulez-vous des exemples ?

Marié depuis peu ; content, je n'en ſçais rien :
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe ;
Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement que Joconde vivoit con-

tent avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid; mais par ce doute où il s'embarraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjoue ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Elogues, à propos de Médée, à qui une fureur d'amour & de jalouſie avoit fait tuer ſes enfans:

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en eſt de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la déſolation que fait paroître la femme de Joconde, quand ſon mari eſt prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez cru que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne ſerviroit de rien pour convaincre votre ami: ces ſortes de beautes ſont de celles qu'il faut ſentir, & qui ne ſe prouvent point. C'eſt ce je ne ſçais quoi qui nous charme, & ſans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté; mais après tout c'eſt un je

ne ſçais quoi ; & ſi votre ami eſt aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'eſt auſſi pourquoi vous me diſpenſerez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites ; ce ſeroit combattre des fantômes qui s'évanouiſſent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de diſſiper toutes les chimeres qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultés, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embarraſſer. La premiere regarde l'endroit où ce Valet d'Hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galants ; cette aventure, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une Hôtellerie où Aſtolphe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, ce qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce Valet à ne point perdre de tems, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour jouir de ſa Maîtreſſe ; parce que s'il laiſſe échapper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer : au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce myſtere arrive chez un Hôte, où Aſtolphe & Joconde font un aſſez long ſéjour. Ainſi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vrai-ſemblablement il pouvoit

trouver

trouver d'autres voies plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert. A cela je réponds, que ſi ce Valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repreſenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de haſarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit avoir un honnête homme. Il y auroit quelque choſe à dire, ſi M. D. L. F. nous l'avoit repreſenté comme un amoureux de Roman, tel qu'il eſt dépeint dans Arioſte, qui n'a pas pris garde que ces paroles de tendreſſe & de paſſion qu'il lui met dans la bouche, ſont fort bonnes pour un Tircis, mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je ſoutiens en ſecond lieu que la même raiſon qui dans Arioſte empêche tout un jour ce Valet & cette Fille de pouvoir exécuter leur volonté, cette même raiſon, dis-je, a pû ſubſiſter pluſieurs jours, & qu'ainſi étant continuellement obſervés l'un & l'autre par les gens d'Aſtolphe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'eſt pas en leur pouvoir d'accomplir leur deſſein, ſi ce n'eſt la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je ſoutiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela ſe ſuppoſe aiſément de ſoi-même, & que tout l'ar-

tifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit delà nécessairement. De même, lorsque dans la Nouvelle de M. D. L. F. la fille dit au Valet qu'elle ne lui peut accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolphe & Joconde lui avoient promis : il s'ensuit delà infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder cette demande sans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun risque. Qu'étoit-il donc besoin que M. D. L. F. allât perdre, en paroles inutiles, le tems qui est si cher dans une narration ? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioste : mais qui ne voit au contraire que par-là il a évité une absurdité manifeste, c'est à sçavoir ce marché qu'Astolphe & Joconde font avec leur hôte, par lequel ce pere vend sa fille à beaux deniers comptans ? En effet, ce marché n'a-t-il pas quelque chose de choquant, ou plutôt d'horrible ? Ajoutez que dans la Nouvelle de M. D. L. F. Astolphe & Joconde sont trompés bien plus plaisamment, parce qu'ils regardent tous deux cette fille, qu'ils ont abusée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit :

La premiere leçon du plaiſir amoureux:
Au lieu que dans l'Arioſte, c'eſt une infâme qui va courir le Pays avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder comme une garce publique.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, vous a-t-on dit, que, quand Aſtolphe & Joconde prennent réſolution de courir enſemble le Pays, le Roi, dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition; & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réuſſi de la faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange, que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Pays éloignés, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable: au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque-tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus; ce n'eſt pas pourtant que delà je veuille inférer que M. D. L. F. ait ſauvé toutes les abſurdités qui ſont dans l'hiſtoire de Joconde: il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer; ce ſeroit vouloir extravaguer

ſagement, puiſqu'en effet toute cette hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingénieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre: ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins il faut avouer que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention; ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoutées de lui-même ne pûſſent entrer en paralelle avec tout ce qu'il y a de plus ingénieux dans l'hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux Aventuriers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux; car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émut entre Aſtolphe & Joconde pour le pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicaner mal à propos: donnons, ſi vous voulez, à Arioſte toute la gloire de l'invention; ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement en faveur de notre Nation le plus ingénieux Auteur des derniers ſiecles: mais que

les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte, qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits ; & quelque harmonie de vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que M. D. L. F. ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractere de la narration.

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les défauts qui ſont dans la Piece de M. Bouillon ; j'aimerois autant être condamné à faire l'analyſe exacte d'une chanſon du Pont-neuf, par les regles de la Poétique d'Ariſtote. Jamais ſtyle ne fut plus vicieux que le ſien, & jamais ſtyle ne fut plus éloigné de celui de M. D. L. F. Ce n'eſt pas, Monſieur, que je veuille faire paſſer ici l'ouvrage de M. D. L. F. pour un Ouvrage ſans défauts ; je le tiens aſſez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer ; & où ne s'en rencontre-t-il point ? Il ſuffit pour moi que le bon y paſſe infiniment le mauvais, & c'eſt aſſez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en eſt pas ainſi de Monſieur Bouillon :

c'eſt un Auteur ſec & aride ; toutes ſes expreſſions ſont rudes & forcées ; il ne dit jamais rien qui ne puiſſe être mieux dit ; & bien qu'il bronche à chaque ligne, ſon Ouvrage eſt moins à blâmer pour les fautes qui y ſont, que pour l'eſprit & le génie qui n'y eſt pas. Je ne doute point que vos ſentimens en cela ne ſoient d'accord avec les miens ; mais s'il vous ſemble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, & en examiner ſeulement une page.

Aſtolphe Roi de Lombardie,
A qui ſon Frere plein de vie
Laiſſa l'Empire glorieux,
Pour ſe faire Religieux,
Naquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis & le grand Appelle,
De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Période ? n'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'Exorde d'une Oraiſon ?

A qui ſon Frere plein de vie.

Plein de vie, eſt une cheville ; d'autant plus

qu'il n'eſt pas du texte. M. Bouillon l'a ajouté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire glorieux.

Ne ſemble-t-il pas que, ſelon M. Bouillon, il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'Empire *Glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman ? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *Glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour ſe faire Religieux.

Cette maniere de parler eſt baſſe, & nullement poétique.

Naquit d'une forme ſi belle.

Pourquoi naquit ? n'y a-t-il pas des gens qui naiſſent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la ſuite du tems ? & au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge enſuite embellit ?

Que Zeuxis & le grand Appelle.

On peut bien dire qu'Appelle étoit un grand Peintre ; mais qui a jamais dit le grand Appelle ?

cet épithete de *Grand* tout ſimple ne ſe donne jamais qu'à des Conquérans & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un grand Orateur; mais il ſeroit ridicule de dire le grand Ciceron; & cela auroit quelque choſe d'enflé & de puérile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer ſans épithete, tandis qu'Appelle eſt *le grand* Appelle ? ſans mentir, il eſt bien malheureux que la meſure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été au moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que, quand Zeuxis & Appelle auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté douée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolphe. Mais qu'il y a mal réuſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiere! *n'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace ſans pareille.

Sans pareille, eſt-là une cheville ; & le Poëte n'a pas pu dire cela d'Aſtolphe, puiſqu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui ; c'eſt à ſçavoir Joconde.

Etoit du monde la merveille.

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que donne
Le Royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolphes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat ? Il falloit dire, ni les avantages que lui donnoit le Royal éclat de ſon ſang.

Dans les Italiques Provinces.

Cette maniere de parler ſent le Poëme épique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte, ou les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient au-deſſus des Anges.

Pour parler François, il falloit dire, élevoient au-deſſus de ceux des Anges.

Au prix des charmes de ſon corps.

De ſon corps, eſt dit baſſement, & pour rimer ; il falloit dire, *de ſa beauté*.

Si jamais il avoit vu naître.

Naître eſt maintenant auſſi peu néceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fût comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli vers ?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'eſt mon Frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embarraſſé dans ces termes de pareil, & de ſans pareil; il a dit là-bas que la beauté d'Aſtolphe n'a point de pareille; ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : delà il conclut que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais, ſauf l'honneur de l'Arioſte, que M. Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puiſqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi, qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiecle : j'ai un frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce courtiſan prit cette occaſion de louer la beauté de ſon frere, ſans l'élever néanmoins au-deſſus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez; & quelque réſolution que j'aie priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que

ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruités, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par-tout ? que dirions-nous de *ces murailles dont les ouvertures baillent ?* De *ces erremens qu'Aſtolphe & Joconde ſuivent dans les Pays Flamands ?* Suivre des erremens, juſte Ciel ! quelle langue eſt-ce-là ? Sans mentir, je ſuis honteux pour M. D. L. F. de voir qu'il ait pu être mis en paralelle avec un tel Auteur ; mais je ſuis encore plus honteux pour votre ami : je le trouve bien hardi ſans doute d'oſer ainſi haſarder cent piſtoles ſur la foi de ſon jugement. S'il n'a point de meilleure caution, & qu'il faſſe ſouvent de ſemblables gageures, il eſt au haſard de ſe ruiner. Voilà, Monſieur, la maniere d'agir ordinaire des demi-critiques ; de ces gens, dis-je, qui ſous ombre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mode, prétendent avoir droit de juger ſouverainement de toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, louent, approuvent, condamnent tout au haſard. J'ai peur que votre ami ne ſoit un peu de ce nombre : je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait de la Piece de M. B. je lui pardonne même d'avoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de cet ouvrage ; mais je ne lui pardonne pas la confiance avec laquelle il ſe perſuade que tout le monde confir-

mera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que trois des plus galants hommes de France aillent de gaieté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit des habiles gens, pour lui faire gagner cent piſtoles? Et depuis Midas, d'impertinente mémoire, s'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugement auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez long-tems que je vous entretiens, & ma Lettre pourroit à la fin paſſer pour une Diſſertation préméditée. Que voulez-vous? c'eſt que votre gageure me tient au cœur; & j'ai été bien-aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de votre ami. J'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

Fin du Tome premier.

TABLE

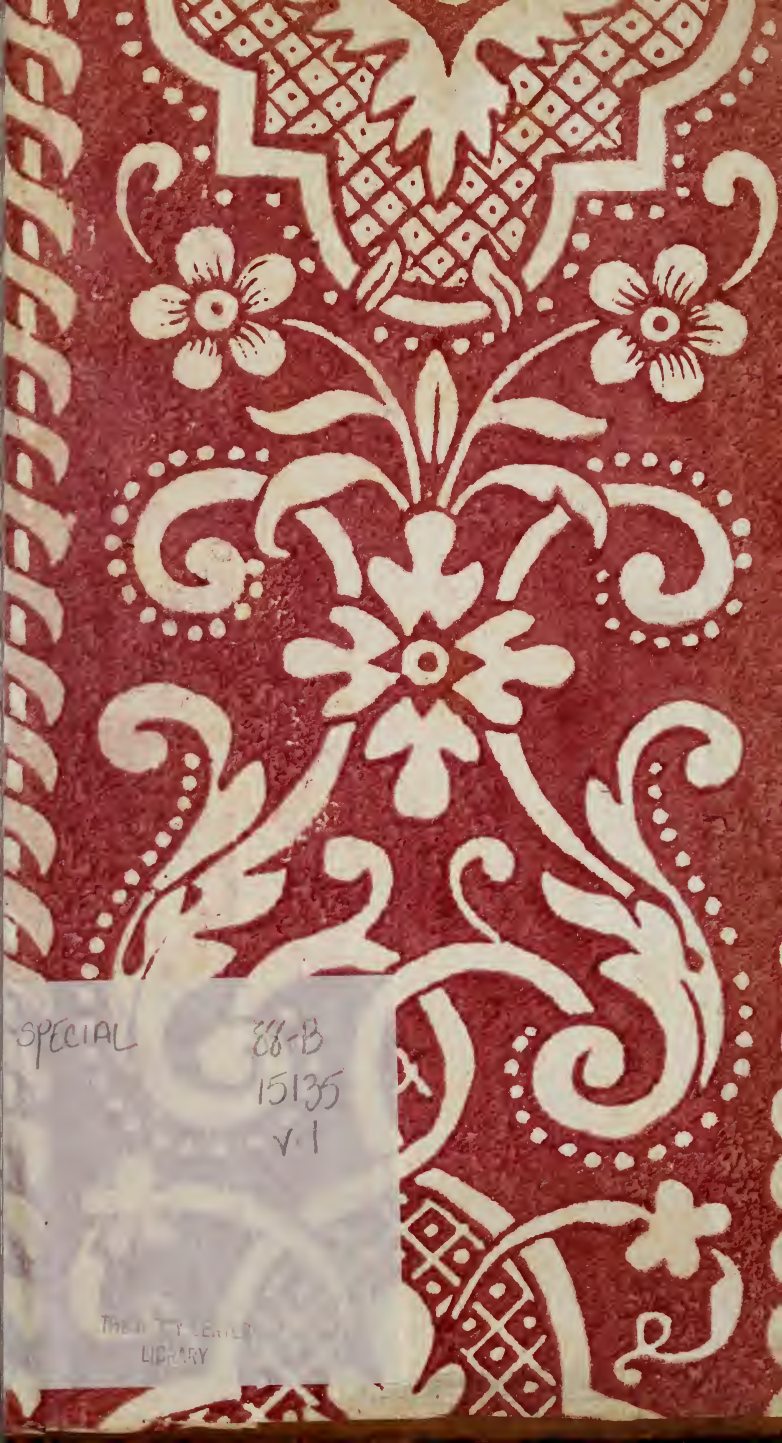
Des Contes contenus dans ce premier Tome.

TABLE.

Fin de la Table du Tome premier.

39 ff.




SPECIAL
88-B
15135
v.1

